

JOURNAL DES DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

Au temps où l'hôtel de Cluny n'était encore que le musée *Du Sommerard*, et présentait à l'œil du visiteur sa riche collection d'objets curieux, non dans l'ordre sévère qui préside à leur classement actuel, mais dans un fouillis pittoresque, au milieu duquel le maître du lieu lui-même se plaisait à le guider, on rencontrait sur l'escalier de pierre qui mène à la chapelle, un sarcophage datant du seizième siècle. Deux statues peintes, — un homme et une femme agenouillés côte à côte, mains jointes, et vêtus selon la mode de leur temps, — le surmontaient. Ce monument funèbre, transporté plus tard au Louvre, était, comme l'indique l'inscription, celui de Philippe de Comines (1), sire d'Argenton et autres lieux, et de dame Hélène de Jambes, sa femme.

D'Hélène de Jambes, nous ne voyons rien à dire, si ce n'est qu'elle avait apporté de grands biens à son mari; mérite qui, — on a quelques motifs de le croire — n'était pas indifférent à ce dernier. Philippe de Comines, au contraire, nous fournira ample matière à discourir, car lui-même nous raconte beaucoup de choses dignes de captiver notre intérêt. Devant ce personnage en si dévote prière, on se prend à l'interrompre tout bas, on l'interroge; — soudain surgissent à ses côtés deux individualités historiques des plus tranchées dans leur contraste: le terrible et dernier duc de Bourgogne, Charles dit le *Téméraire*, et le roi Louis XI; adversaires fameux, que nul n'a peints d'une manière plus vivante qu'il ne l'a fait, parce que nul n'était mieux placé que lui pour le faire.

« — Au saillir de mon enfance, et en l'âge de

» pouvoir monter à cheval, — dit-il au début de » ses Mémoires, — je fus amené à l'Isle (Lille), » devant le duc Charles de Bourgogne, lors » appelé comte de Charolois, lequel me prit à son » service; et fut l'an 1464. »

Philippe de Comines n'avait pas vingt ans, lorsque, quittant le domaine seigneurial de sa famille, qui n'était pas l'un des moindres de la Flandre, mais que son défunt père lui avait laissé grevé de dettes et d'hypothèques, il vint ainsi chercher fortune à la Cour fastueuse des ducs de Bourgogne, qu'il devait bientôt désertier pour celle du roi de France. Le duc régnant était encore ce Philippe surnommé le Bon, moins à cause de la bonté de son cœur, que de sa magnificence et de l'étendue de ses États. C'est en présence de ce très-redouté seigneur, comme on disait alors, flanqué de son fils unique, le comte de Charolois, c'est en présence de tout son Conseil, assemblé autour de lui en séance solennelle, que, peu de jours après son arrivée, Comines, témoin de la scène qu'il rapporte, nous introduit de prime-saut.

Trois des plus hauts dignitaires de France sont là, exposant, toutes portes ouvertes, les griefs du roi Louis, à la charge de qui? — De ce même comte de Charolois, le seul et déjà tout-puissant héritier de l'altière maison de Bourgogne. Le chancelier, Pierre de Morvillers, porte la parole, et formule les plaintes de son maître en termes acerbes pour le prince, accusé, entre autres choses, de liaison coupable avec le duc de Bretagne, ce vassal félon, constamment traître envers la France comme envers le roi. Le duc Philippe écoute avec une gravité calme, et répond avec modération. Il n'en est pas de même de l'impétueux Charles; il s'indigne. A

(1) Ou Communes.

tout moment il interrompt. Le chancelier lui dit durement :

« Monseigneur de Charolois, je ne suis pas venu pour parler à vous, mais à monseigneur votre père. »

Le vieux duc impose silence à son fils; enfin pourtant il lui dit :

« J'ay répondu pour toy comme il me sem-
ble que père doit répondre pour son fils : toutes
fois, si tu en as si grande envie, penses y au-
jourd'huy, et demain dy ce que tu voudras. »

Mettez entre la colère

Et l'orage qui la suit

L'intervalle d'une nuit,

Dit La Fontaine aux princes. Le duc Philippe, pour de bonnes raisons, n'avait pas lu La Fontaine, mais sa prudente expérience lui donnait un conseil analogue.

Le lendemain, devant la même assemblée, le comte de Charolois, « un genouil en terre sus » un carreau de velours, » — prend à son tour la parole et, s'adressant à son père comme à son juge, justifie les divers actes qui lui sont reprochés. Il le fait avec fierté, mais sans trop d'emportement.

« Et croy bien » — observe Comines — « si n'eust esté la crainte de son dit père, qui là estoit présent, qu'il eust beaucoup plus as-
prement parlé. »

Le duc Philippe se tire sagement d'affaire, sans donner en réalité aux envoyés de Louis XI d'autre satisfaction que quelques paroles respectueuses à l'adresse du roi, le suppliant :

« Ne vouloir légèrement croire contre luy ne son fils, et de l'avoir toujours en sa bonne grâce. »

L'audience est terminée. On apporte, suivant l'usage du temps, le vin et les épices. Les ambassadeurs prennent successivement congé du père et du fils, et se retirent. Le dernier des trois qui s'incline devant le comte de Charolois, est l'archevêque de Narbonne. Le prince, las de contenir sa colère, répond au salut du prélat par ces mots irrités :

« Recommandez-moy très-humblement à la bonne grâce du Roy, et luy dites qu'il m'a bien fait laver ici par son chancelier, mais avant qu'il soit un an, il s'en repentira. »

Ainsi se consomme la rupture entre le comte de Charolois et le roi Louis XI, ces deux hommes qui naguère s'étaient juré une amitié éternelle et une fidélité à toute épreuve. On sait ce que Louis devait de reconnaissance au duc de Bourgogne et à son fils. — Alors que, Dauphin de France, et fuyant obstinément la Cour paternelle, où ses jours, à l'en croire, n'étaient pas en sûreté, il avait trouvé dans leurs États un accueil magnifique, et joui, durant six années entières, de leur libérale hospitalité. C'était chose à ne jamais oublier; mais les intérêts avaient changé de part et

d'autre, et, dans le monde politique, les sentiments suivent volontiers la même route que les intérêts.

Un an ne s'était pas écoulé depuis le discours de Pierre de Morvillers, que nous voyons le comte de Charolois à la tête de cette ligue dite du *Bien public*, formée par tous les princes et les hauts seigneurs qu'avaient, en quatre années de règne, chassés de leur position, ou contrecarrés dans leurs convoitises, les coups d'autorité du successeur de Charles VII.

Le but était, au dire des chefs : « de remonstrer au Roy le mauvais ordre et injustice qu'il fesoit en son royaume : et vouloient estre forts, pour le contraindre s'il ne se vouloit ranger. »

La guerre civile fait explosion. Nous assistons à cette journée de Montlhéry, où le champ de bataille ne resta aux confédérés que par la retraite imprévue du roi, pressé d'aller raffermir la fidélité chancelante de la Normandie. Durant l'action, des deux parts, maint combattant avait montré plus d'envie de retourner en arrière que de marcher en avant. Comines nous dépeint cette disposition des esprits d'une manière plaisante :

« Du costé du Roy, fut un homme d'estat qui s'enfuit jusques à Luzignan sans repaire, et du costé du Comte, un autre homme de bien, jusques au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avoient garde de se mordre. »

En effet, on ne peut pas mieux se tourner le dos. Ni l'un ni l'autre, sans doute, n'avaient rien à gagner dans cette guerre. Quant au comte de Charolois, qui comptait y gagner beaucoup, il avait bravement payé de sa personne. Blessé deux fois, peu s'en était fallu qu'il ne tombât aux mains des ennemis. Comines, qui faisait à côté du prince ses premières armes, n'est pas non plus au nombre des lâches; mais c'est en termes modestes qu'il nous le fait entrevoir :

« Me trouvoy ce jour pour toujours avec luy, ayant moins de crainte que je n'eus jamais en lieu que je me trouvasse depuis, pour la jeunesse en quoy j'estoye, et que je n'avoie nulle connoissance du péril, mais estoye esbahy comme nul s'osoit défendre contre tel prince, estimant que ce fust le plus grand de tous. »

Cette opinion naïve du jeune Comines était aussi celle que, pour son malheur, commençait à prendre de lui-même le vainqueur douteux de Montlhéry.

« Tout ce jour demeura encore monseigneur de Charolois sur le champ, fort joyeux, estimant la gloire estre sienne. Ce qui depuis luy a cousté bien cher, car oncques puis n'usa de conseil d'homme, mais du sien propre. »

Nous savons en effet où cette présomption, accrue avec le temps, devait conduire Charles le Téméraire.

L'armée confédérée reprend sa marche. On rallie en route le jeune frère du Roi, Charles, duc de Berry, que la ligue reconnaissait pour chef nominal, et nous voici sous les murs de Paris.

Le roi avait pourvu à la défense de cette grande cité; mais les seigneurs comptaient, pour y entrer, sur d'autres moyens que la force des armes. A peine arrivés, dit Comines,

« Ils commencèrent tous à pratiquer léans (au dedans) et promettre offices et biens, et ce qui pouvoit servir à leur matière. »

En raison de ces flatteuses ouvertures, une assemblée se tient à l'hôtel de ville. On décide d'envoyer vers les princes, et de négocier avec eux.

« Ils vinrent en grand nombre de gens de bien vers les princes dessus dits, au lieu de Saint-Mor (Saint-Maur).

Les députés, ayant à leur tête l'évêque de Paris, Guillaume Chartier, « renommé très-grand homme, » dit le narrateur, sont reçus comme auraient pu l'être les ambassadeurs du plus auguste potentat de la terre.

« Le Duc de Berry, frère du Roy présidoit, assis en chaire, et tous les autres seigneurs debout. De l'un des costés estoient les Ducs de Bretagne et de Calabre, et de l'autre le Comte de Charolois qui estoit armé de toutes pièces, sauf la tête et les garde-bras, et une manteline fort riche sur sa cuirasse. »

Le comte venait de passer au pied du Château de Vincennes, qui tenait pour le roi, ce qui explique cet appareil guerrier, que d'ailleurs il ne quittait guère.

Dunois, — cet ancien compagnon d'armes de Jeanne Darc, — le vieux Dunois, qui jadis avait si valeureusement contribué à chasser l'étranger de la terre de France, portait la parole au nom des princes dont toutes les aspirations tendaient à la morceler.

« Les requestes et fins des Seigneurs estoient d'entrer dedans Paris, pour avoir conversation et amitié avec eux sur le fait de la réformation du royaume..... Les responsés estoient douces, toutes fois prenant quelque delay... Ainsi s'en retournèrent, demeurant en grande pratique : car chacun parla à eux en particulier. »

Mais la pratique n'aboutit pas, car, malgré ce qu'assure la sagesse des nations, ce qui est différé est généralement perdu. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que le roi entra dans Paris, et obligeait, par ce retour imprévu, ceux qui traitaient avec les princes, de sortir de la ville, ou de s'y cacher.

« Tantost nous comença la guerre très-forte, » poursuit Comines.

Quelques lignes plus bas, il s'étonne devant la prospérité du Paris de cette époque; ce même Paris, dont nous avons eu lieu déjà de signaler l'importance dans des temps antérieurs :

« Et faut bien dire qu'en cette Isle de France est bien assise cette Ville de Paris, de pouvoir fournir de si puissants osts (armées) : car jamais nous n'eûmes faute de vivre ; et dedans Paris à grande peine s'apercevoient-ils (qu'il y

» eust homme ; rien n'enchérit que le poids seulement d'un denier sur pain... A tout prendre » cette cité de Paris est la cité que je visse environnée de meilleurs pays et plus plantureux, et » est chose presque incroyable des biens qui lui » arrivent... »

Paris était donc bien approvisionné, bien fourni, en outre, d'hommes d'armes, « soldats de bonne étoffe, » dit l'auteur; force nobles de Normandie, francs-archers, etc., à qui rien ne manquait pour entretenir leur zèle;

« Et puis voyoient les Dames tous les jours » qui leur donnaient envie de se monstrier, » ajoute le grave écrivain. Heureuses Parisiennes, dont la seule présence incitait les hommes à bien faire! qui se fût attendu à rencontrer là cette réminiscence de chevalerie?

Cependant la guerre traînait en longueur. Il y avait des escarmouches quotidiennes; l'artillerie tonnait sans relâche sur les rives opposées de la Seine, qui séparait les deux armées; mais Louis XI, malgré tous les avantages qu'il avait su mettre de son côté, évitait de livrer le succès de sa cause aux hasards d'une nouvelle bataille. Une nuit enfin, les assiégeants, au moyen des intelligences qu'ils entretenaient dans la Ville, sont avertis que l'armée parisienne s'apprête à les surprendre et va les attaquer sur trois points à la fois. Grande est l'émotion dans tout le camp coalisé.

« Sur la fine pointe du jour » le comte de Charolais et le vaillant Jean d'Anjou, duc de Calabre, — les deux chefs auxquels seuls on obéissait dans l'ost, parce que seuls on les estimait, — sont debout, armés de pied en cap. Les ducs de Berri et de Bretagne viennent les rejoindre. Ceux-ci ne brillaient pas, à ce qu'il semble, par l'esprit guerrier. « Je ne les vis jamais armés » que ce jour, » — observe Comines. Plus haut, en décrivant la marche des confédérés, il avait déjà dépeint ces princes :

« Chevauchant sur petites haquenées, à leur » aise, armez de petites brigandines fort légères; » pour le plus, disoient aucuns qu'il n'y avoit » que petits clous dorez par dessus le satin, afin » de moins leur peser. »

Tout l'ost est en armes; chacun à son poste. Un gros de cavaliers fait une reconnaissance du côté de Paris. Le jour naissait à peine, le temps était sombre. Ils aperçoivent d'autres cavaliers venant de la ville, et, par delà, une forêt de lances dressées. Ils se replient à la hâte jusque derrière les princes, à qui ils apportent ces nouvelles.

Alors l'intrépide Jean de Calabre vient se placer près de l'étendard du comte de Charolais, autour duquel se pressaient les chevaliers de Bourgogne :

« Et là nous dit à tous : — Or ça, nous sommes » à ce que nous avons tous désiré : Voilà le Roy » et tout ce peuple sailli de la ville et marchant, » comme disent nos chevaucheurs; et pour ce, » que chacun ait bon vouloir et cœur. Tout ainsi » qu'ils saillent de Paris, nous les aulnerons à

» l'aune de la ville, qui est la grande aune. »
L'aune de Paris, dite aune de France, excédait effectivement en longueur celle des diverses provinces.

Les paroles du duc de Calabre ayant réconforté la compagnie, selon l'expression de Comines, les « chevaucheurs » reprennent un peu de cœur, et se rapprochent de la ville. Leurs yeux, perçant à travers le crépuscule, retrouvent, immobiles à la même place, ces milliers de lances debout, qu'ils ont signalées. Que font-elles là ? Pourquoi cette inaction ?...

Peu à peu l'obscurité se dissipe, les objets deviennent plus distincts. Le jour se fait, et que leur montre-t-il ?

Hélas ! hommes et chevaux s'étaient mis sur pied, monseigneur de Charolais en harnais de guerre, monseigneur Jean de Calabre en frais d'éloquence, chacun en provision de courage, pour tenir tête à une armée de grands chardons, qui héraisaient la campagne.

Les « chevaucheurs » se portent jusque sous les murs de Paris sans rien trouver d'autre.

» Incontinent le mandèrent à ces seigneurs, » qui s'en allèrent ouyr la messe et disner. Et en furent honteux ceux qui avoient dit ces nouvelles ; mais le temps les excusa. »

Cet incident burlesque fut, avec la bataille de Monthéry, le seul fait marquant de la guerre. La ligue n'eut pas d'autre armée à combattre. « La pratique de paix se continuoît toujours » plus estroit entre le Roy et le Comte de Charolais » dit notre historien. Un jour même, le roi se rend en personne au camp de son adversaire. L'entrevue est curieuse : elle a lieu à Conflans, quartier général du comte de Charolais. Le comte, sur le bord de la Seine, reçoit Louis XI à la descente du bateau qui l'amenait ; la conversation s'entame d'une façon familière :

« Mon frère, dit le roy, je connoy que vous » estes gentilhomme, et de la maison de France. »
» — Ledit comte de Charolois luy demanda :
» — Pourquoi, monseigneur ? — Pour ce, dit-il,
» que quand j'envoyay mes ambassadeurs à
» Lille, naguère, devant mon oncle, votre père,
» et que ce fol de Morvillers parla si bien à vous,
» vous me mandastes par l'archevêque de Narbonne... que je me repentiray des paroles que vous avoit dites le dit Morvillers avant qu'il fust le bout de l'an : et, — dit le roy à ces paroles — vous m'avez tenu promesse, et encore beaucoup plus tost que le bout de l'an. »
» — Et le dit en bon visage et riant, connoissant la nature de celui à qui il parloit estre telle, qu'il prendroit plaisir aux dites paroles : et seurement elles lui plurent. Puis, poursuivit ainsi : — Avec telles gens veux-je avoir à besogner, qui tiennent ce qu'ils promettent. »
» — Et desadveu Morvillers. »

On voit se dessiner ici les deux caractères, tels qu'ils vont de plus en plus s'accroître par la

suite. Toutefois, quelque chatouilleuse que fût pour l'orgueil de l'arrogant Bourguignon cette entrée en matière, elle ne peut l'amener à rien relâcher des prétentions exorbitantes mises en avant par lui et ses associés. Le roi de France — l'homme du monde le plus habile à faire bonne mine à mauvais jeu — se retire, l'air satisfait et cordial, mais sans avoir rien obtenu.

Enfin, peu de temps après, le traité de Conflans est conclu ; ce traité par lequel Louis XI, cédant sur tous les points, gorgé de possessions, de trésors et d'honneurs les nobles champions du *Bien Public*, « converty — dit Comines — en bien particulier. » Les villes de la Somme, rachetées naguère par lui au duc Philippe, étaient remises au comte de Charolais ; le duché de Normandie, — chose amère entre toutes et longtemps disputée, — attribué au duc de Berri ; l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. — Dès que sa décision est prise, il veut la communiquer de vive voix au comte de Charolais. Un nouveau rendez-vous est pris ; c'est encore le roi qui se transporte à Conflans. L'entretien entre les deux princes est vif, animé, amical. Entraîné par le charme qu'il y trouve, le comte, suivi seulement de quatre ou cinq serviteurs, reconduit le roi jusqu'à peu de distance de Paris, franchit avec lui un ouvrage de fortification construit pour la défense de la ville, et disparaît à tous les yeux.

L'inquiétude se répand dans l'armée confédérée. Les sombres souvenirs du pont de Montereau, où périt son aïeul Jean-sans-Peur, se présentent à tous les esprits. Le maréchal de Bourgogne donne déjà des ordres pour préparer la retraite, quand un groupe nombreux de cavaliers venant de Paris, se montre au loin, et s'approche par degrés. C'est le comte de Charolais, entouré d'une escorte d'honneur dont le roi l'a fait accompagner. Il arrive auprès des siens et, s'adressant au maréchal de Bourgogne, dont il respectait la rude franchise, il lui dit :

« Ne me tenez point, car je connoy ma folie ; » mais je m'en suis aperçu si tard, que j'estoye » près du boulevard. — Puis luy dit le maréchal qu'il avoit fait cela en son absence ; ledit » seigneur baissa la teste sans rien dire ni répondre, et s'en revint dans son ost, où tous » estoient joyeux de le revoir : et louoit chacun » la foy du roi : toutes fois ne retourna oncques » ledit comte en sa puissance. »

Donnons ici un bon point à Louis XI. Il venait de tenir à sa merci le plus important des otages : était-ce loyauté, était-ce calcul de haute politique qui l'avait empêché de profiter d'un tel hasard ? Dieu le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun de ses adversaires n'en eût fait autant, à commencer par celui qu'il laissait ainsi sortir, sans condition, de ses mains, et qui, plus tard, ne se montra pas envers lui si généreux.

Les faits que nous venons de rapporter appartiennent au premier livre des Mémoires de Comines. Nous nous y sommes arrêtés avec quelque détail parce qu'ils forment, pour ainsi dire, l'exposition de l'œuvre, posent les caractères en action, et donnent une idée de la manière de l'auteur.

Défaire pièce à pièce le traité de Conflans, qu'il venait de signer, ce fut, on le sait, l'œuvre et l'application constante de Louis XI durant tout le reste de son règne.

Sans tarder, il se met en besogne. Tandis que le comte de Charolais, devenu bientôt après, par la mort de son père, duc de Bourgogne, faisait la guerre aux Liégeois, ses turbulents voisins, soulevés contre leur prince-évêque, dont il était l'allié par le sang et par la politique, le roi révoquait la cession de la Normandie, et offrait,

en échange, à son frère une simple somme d'argent. Sûr de l'opposition du nouveau duc de Bourgogne à cette modification du traité, il s'appretait à la soutenir par les armes, quand tout à coup il change d'idée, et, préférant, comme toujours, les négociations aux batailles, propose au duc, qui venait d'ailleurs de soumettre tant bien que mal les Liégeois, une conférence amiable. — Alors a lieu cette célèbre entrevue de Péronne, dont les dramatiques circonstances, reproduites par l'histoire ou mises en œuvres par le roman, sont connues de tout le monde, mais ne présentent nulle part peut-être autant d'intérêt que dans les Mémoires de Comines, témoin et acteur dans les scènes qui s'y rapportent.

APHÉLIE URBAIN

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LA VIE HEUREUSE

Le secret de la vie heureuse, dévoilé par l'esprit qui a tout scruté, tout éprouvé, tout pesé, par saint Augustin, dont la vie s'est passée dans un siècle agité, bien semblable au nôtre, ce secret mérite d'être étudié, et après avoir lu le beau et bon livre que nous recommandons à nos lectrices et à nos lecteurs, si nous en avions, on en viendra à répéter avec le fils de Monique : L'âme est créée pour Dieu, elle n'aura de repos qu'en lui. C'est dans les lettres de saint Augustin que se révèle sa pensée intime, journalière, et c'est là que l'on voit à quel point la vie présente lui semblait onéreuse, à quel point les espérances immortelles excitaient en lui une inextinguible ardeur.

Le petit volume que nous annonçons est formé d'un choix de ces lettres exquises; on en a écarté celles qui traitaient ces questions de controverse, ces luttes contre l'hérésie qui occupèrent la vie de saint Augustin, comme elles occupèrent celle de Bossuet; on a recherché et choisi celles qui, adressées à des amis, à des âmes affligées, pouvaient répandre le plus de consolations dans les cœurs éprouvés. Et que ces consolations, puisées à la source de toute lumière, sont douces et pu-

res! il le dit, en parlant de lui-même, à son ami Nébride : « Les studieux loisirs de ma solitude » m'ont démontré que la vie heureuse ne se » trouve pas dans la joie des choses sensibles. » Et c'est là qu'il ramène toujours celui qui l'écoute, au tranquille mépris des choses passagères, joie et douleur, à l'aspiration ardente vers les biens que l'œil n'a point vus, que le cœur n'a pas compris, mais que la foi promet à ceux qui aiment Dieu.

« Nous ne perdons pas ceux qui partent, écrit-il, » vait-il à une dame romaine, affligée de la perte » des siens, mais nous les envoyons en avant, et, » dans cette vie future, ils nous seront d'autant » plus chers qu'ils nous seront plus connus, et » que nous aurons le bonheur de les aimer sans » craindre aucune séparation. » A une jeune religieuse qui pleurait la mort de son frère, il disait : « Il est une vérité simple et hors de doute, » que nous devons vivre dans cette vie mortelle » de façon à nous acheminer vers l'immortelle » vie. Tout en ignorant quels seront les biens futurs, nous sommes sûrs, pourtant, d'un point » qui n'est pas peu de chose : c'est que les maux » de cette vie ne se trouveront pas dans la vie à » venir... Depuis que votre frère a quitté cette » terre des morts, il n'a plus besoin de rien de

« corruptible; continuez à vivre de façon à le retrouver, car votre frère, quoique mort, est vivant. Assurément, c'est un sujet de larmes de ne plus voir ce frère que vous aimiez tant, et qui vous témoignait tant de respect à cause de votre profession de vierge; il est triste de ne plus voir, comme de coutume, ce diacre de l'Eglise de Carthage, remplir ses saintes fonctions; de ne plus entendre les pieux et édifiants discours qu'il vous adressait souvent. Lorsqu'on pense à ces choses, et que, par la force de l'habitude, on les redemande, hélas! vainement, le cœur est percé, et les larmes coulent comme le sang du cœur. Mais que le cœur se tienne en haut, et il n'y aura plus de pleurs dans les yeux. Quoique vous ayez perdu ce qui est maintenant l'objet de vos regrets, l'union de Timothée et de Sapida subsiste encore. Timothée vous aime toujours; ce saint amour demeure dans son trésor, et il est caché en Dieu avec le Christ. Sapida, faites attention à ce que veut dire votre nom : *goutez* les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Il a voulu mourir pour nous, afin que nous vivions même après notre mort, afin que l'homme ne redoute plus la mort comme l'anéantissement de l'homme, et que nous ne pleurions plus comme morts ceux pour qui Celui qui est la vie a voulu mourir... »

Nous avons cité ce fragment qui donne une idée de la douceur, de la force et de la finesse de saint Augustin; et n'est-ce pas une consolation puissante, parmi les agitations de notre siècle, que de s'abriter sous les ailes de ce génie chrétien, qui a cru d'une foi indéfectible aux sublimes vérités que nous voyons battre en brèche autour de nous, qui a souffert comme nous, plus que nous, car son âme était aussi sensible qu'elle était grande, et qui n'a trouvé qu'en Dieu son refuge et dans les espérances de l'éternité un remède contre les maux d'ici-bas (1)?

M. B.

LES RONCES DU CHEMIN

PAR MADAME CLAIRE DE CHANDENEUX

Ce petit volume, dû à une plume habile et féconde, offre un si réel intérêt que je défie bien qu'on le laisse à moitié chemin; il faut aller jusqu'au bout, il faut savoir ce que devient cette jeune fille si noble et si pure, Thérésine, qui marche dans une route hérissée d'épines, bordée de précipices, et qui, jusqu'au bout fidèle au devoir, souffre, combat et triomphe du mal par le bien. Thérésine plaira à toutes les jeunes filles et je souhaite à celles qui la connaîtront, son cœur

droit et ferme, sa piété et son dévouement. Le vieux ténor, père de Thérésine, enfant gâté, enfant vieilli, est bien tracé; la belle-mère Amaranthe est peut-être un peu bien brutale; quelques nuances dans ce caractère l'eussent rendu plus acceptable au point de vue de l'art; Évariste, l'homme bon, dévoué, semblable à Thérésine par le cœur et si dissemblable par la figure, intéresse jusqu'à la fin, jusqu'à l'heureux couronnement qui lui donne ce qu'il a rêvé et ce qu'il désespérait d'obtenir; ce livre émouvant et rapide plaira à tous, et à tous nous le recommandons.

Nos abonnées seront heureuses, nous n'en doutons pas, de trouver dans les colonnes du journal des œuvres dues à l'esprit charmant et au talent sympathique de madame C. de Chandeneux (1).

PUBLICATIONS DE LA MAISON OUDIN

Nous jetterons un coup d'œil rapide sur les volumes, tous bien choisis, que la maison Oudin a édités, et qui sont dédiés surtout à l'adolescence et à la jeunesse, dont les écrivains s'occupent aujourd'hui avec un zèle qu'ignoraient les siècles passés. Jadis, on écrivait beaucoup pour instruire, on écrivait moins pour élever; on laissait ce soin à l'Eglise et à la famille; on n'écrivait pas du tout pour amuser, et ce n'est guère qu'au dix-huitième siècle que l'on a vu paraître des livres de pure imagination, destinés aux premiers âges de la vie. Un anglais, M. Day, des allemands, Weiss et Campe, ont donné un exemple, heureusement imité par Berquin, et Berquin a tracé une voie qui s'est bien élargie: les contes d'enfants, les romans moraux, les romans chrétiens sont nés de cette première pensée, qu'il fallait présenter aux jeunes âmes la vérité sous une forme attrayante et sous des dehors captivants.

Parmi les écrivains qui se vouent à cette tâche et dont les noms sont encore peu connus, nous citerons M. Henri de Croisy, et ses très-jolis romans, *Henriette*, *Étude de mœurs*, *le Roman intime*, œuvres intéressantes, bien conduites et bien écrites, et qui annoncent à la fois la connaissance du cœur et du monde. Ces livres seront une charmante lecture de famille. J'y joindrai le *Roman de Mirro*, de Jean Lander, qui est un vrai chef-d'œuvre d'observation et de sentiment. Mirro est un chien; mais qui donc, en sa vie, n'a pas aimé un chien et n'en a pas été aimé, se disant que jamais il ne rendrait à cet humble ami la tendresse qu'il en recevait! Eh bien! tous ceux-là s'attendriront en lisant l'histoire de Mirro, racontée avec tant d'esprit et de cœur par la plume habile et chrétienne de madame Hello, cachée sous le pseudonyme de Jean Lander.

(1) Chez Herluison, 17, rue Jeanne-d'Arc, à Orléans. — Très-jolie édition.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix : 2 francs.

Irène est aussi un roman dû à Etienne Marcel, douce histoire d'une âme qu'aucun sacrifice n'effraie, parce qu'en Dieu seul est sa récompense et sa joie. Ce livre est un des meilleurs de cette plume infatigable.

Nous avons dit déjà le bien que nous pensions des spirituelles *Causeries* de mademoiselle Thérèse Alphonse Karr; nous répétons ici que ce volume est une bonne lecture pour les jeunes filles; il y a de la piété et de l'entrain tout à la fois dans ces pages écrites en vue d'un public jeune et intelligent.

Le même éditeur publie également les ouvrages de mademoiselle Gabrielle d'Ethampes : *Yva et*

Yvette, l'Héritage du Croisé, Bretons et Vendéens, qui conviennent à la première jeunesse, et un volume de nouvelles, *les Visions d'Or*, par madame Emma Bailly, où nous retrouvons un esprit fécond et une plume élégante, déjà connus par d'autres écrits et sous un autre nom. La collection Oudin est pure de tout alliage; elle doit être signalée à ceux qui recherchent des lectures saines, attrayantes et inoffensives (1).

M. B.

(1) Rue Bonaparte, 68, Paris.—Jolis volumes à 2 fr. franco, 2 fr. 25.

CONSEILS

XXX

LA PATIENCE

Ce mot n'a peut-être pas grand sens pour vous, jeunes filles, mais à mesure que vous irez d'Orient en Occident, à mesure que grandira la distance entre vous et l'horizon paternel, à mesure que vous vous verrez privées des tendres amis qui vous entourent maintenant et qui multiplient autour de vous les prévenances et les attentions, *qui ne veulent pas que votre pied heurte contre la pierre*, vous trouverez le chemin moins facile et vous aurez plus d'occasions d'exercer cette vertu des humbles et des petits, qui est aussi la vertu des forts, la patience; mais, si vous n'y avez pas habitué votre âme, vous y demeurerez inhabiles, et le fardeau des chagrins que l'âge amène d'ordinaire n'en sera que plus accablant.

Ce n'est pas, je l'accorde, une vertu propre à la jeunesse que la patience : à vingt ans, le sang est impétueux, les desirs vifs, la volonté entière, on ne tolère pas la contradiction, on abhorre les obstacles, et l'on s'impatiente facilement contre les hommes et contre les choses. Les hommes, cela les fâche; quant aux choses, cela ne leur fait absolument rien. On désire tant de choses, on les désire si fortement, que les impatiences naissent vite : un nuage au ciel, qui empêche une partie de campagne, un plaisir supprimé ou seulement retardé, un chapeau qui ne va pas, une sœur, une amie dont les goûts et les opinions ne

sont pas en complète harmonie avec les vôtres, et voilà l'irritation, l'impatience, l'agitation des nerfs, les paroles vives qui arrivent et dérangent l'heureux équilibre de votre vie. — Que c'est donc ennuyeux ! on ne peut pas s'entendre avec elle ! toujours elle veut avoir raison ! on ne peut pas vivre ensemble ! c'est impossible ! — et toute la litanie des gens émus et impatientés se déroule ; on s'agite, le cœur bat ; les paroles vives, exagérées se succèdent ; on ne peut ni prier, ni lire, ni travailler ; l'émotion fiévreuse à laquelle on est en proie, en exagérant nos petits chagrins et nos ennuis, nous enlève aussi ces moyens de distraction salutaire qui sont toujours sous notre main. Vous êtes jeunes, vous pouvez travailler sur vous-mêmes, eh bien ! par amour pour votre repos, pour votre avenir, réprimez ces bouillonnements, ces paroles impétueuses ; tâchez de posséder vos âmes, et écoutez ce que dit, au sujet de la patience, le grand et sage Fénelon :

« L'âme s'échappe à elle-même quand elle » s'impatiente, au lieu que, quand elle se soumet » sans murmurer, elle se possède en paix et pos- » sède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on » n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une âme » impatiente est une âme livrée à sa passion, que » la raison et la foi ne retiennent plus. Quelle » faiblesse ! quel égarement ! Tant qu'on veut le » mal que l'on souffre il n'est point mal. Pour-

» quoi en faire un vrai mal en cessant de le vouloir? La paix ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non dans l'exemption de les souffrir... »

Lisez attentivement ces paroles, écrites par un homme qui fut éprouvé dans son cœur, dans sa santé, dans ses opinions, dans ses attachements les plus légitimes, dans les grandes espérances qu'il nourrissait pour sa patrie et pour lui-même, et vous verrez que chacune d'elles est remplie de suc et de sens. Si vous avez à souffrir réellement, pourquoi perdre le mérite de vos souffrances par votre irritation? si le motif de vos impatiences est faible, presque nul, pourquoi lui laisser l'empire sur votre âme et permettre qu'elle soit dominée par une vétille?

La patience et une vertu féminine, car, il est bien inutile de vous le dissimuler, les femmes sont destinées à souffrir, parce qu'elles sont plus faibles et plus dépendantes que l'homme. Elles souffrent physiquement, et souvent le lit est un champ de bataille où elles déploient un courage doux et une patience stoïque; elles souffrent dans le mariage, parce que l'autorité maritale n'est pas toujours guidée par la raison et la bonté; elles souffrent de ces différences d'humeur et de goûts qui se font âprement sentir dans une union de tous les instants; elles souffrent de l'isolement dans le célibat, et les années, en passant sur leurs têtes, n'ont pas l'habitude d'améliorer leur sort.

Observez, jeunes filles, regardez autour de vous, et vous verrez combien les femmes âgées, les mères de famille ont besoin de pratiquer la patience. Le mari est-il toujours aimable? les enfants ont-ils toujours la juste déférence qu'ils

doivent à leur mère? et les domestiques? le chapitre serait long! La pauvre mère de famille, la pauvre maîtresse de maison n'est-elle pas, la plupart du temps, rendue responsable de tout ce qui se fait mal chez elle? Si quelque chose manque au service, à la table, c'est à elle que le mari et les fils s'adressent; elle est comptable des erreurs d'autrui, des négligences des serviteurs, des abus des fournisseurs et des défauts des enfants plus jeunes, pour lesquels les aînés n'ont guère d'indulgence. Elle a besoin d'une grande patience, exercée journellement parmi des esprits divers; patience pour rendre le père toujours respectable à ses enfants; patience pour endurer les caractères divers de ses enfants; patience dans les relations de parenté, qui ont toujours quelque côté onéreux, patience dans le gouvernement domestique, dont les rouages ne sont pas faciles; patience avec elle-même, avec les infirmités de l'âge, les inquiétudes d'une santé délicate et les secrètes tristesses de l'esprit. *Heureuses celles qui possèdent leurs âmes par la patience!* qui n'ajoutent pas au fardeau des années et des soucis, par leur faiblesse impatiente.

Faites donc provision de résignation, dans les petites contrariétés; ne vous faites pas des montagnes à propos des ennuis que chaque jour amène; habituez-vous à souffrir en paix ce que vous ne pouvez empêcher, à supporter maintenant le petit fardeau qui pèse sur votre jeune épaule; plus tard le fardeau deviendra lourd, et, si vous n'avez pas acquis force et patience, vigueur et paix, vous gémirez inutilement. La vie est un exercice de force et de douceur, mais, à cinquante ans, il est trop tard pour la gymnastique de l'âme aussi bien que pour celle du corps.

M. B.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

XIII

LE JOUR DE NOCE

Du drame qui s'était joué dans ces deux jeunes cœurs, personne n'avait rien su; la vie domestique de notre temps est silencieuse et fermée, et il est, avouons-le, bien peu de familles où l'on voie régner l'expansion, la confiance, où on lise dans l'esprit les uns des autres, comme dans un livre ouvert; et si Mézeray a pu dire que les

guerres civiles avaient altéré la douceur du caractère français, ne peut-on penser que les révolutions, les préoccupations politiques, l'ardente poursuite des intérêts matériels ont enlevé, même aux relations de famille, l'intimité, l'ouverture, les franches démonstrations d'autrefois? Chacun se renferme en soi, avec ses pensées et ses chagrins: heureux si un œil ami les devine, heureux si le cœur qui les ressent les purifie en les offrant à Dieu!

Clotilde avait révélé le fond de sa pensée en disant que ses liens étaient rompus; elle souffrait de la blessure, mais elle ne la sentait pas incurable, et à travers les brumes du présent, elle entrevoyait un nouveau jour et un autre sentier, une meilleure espérance et un plus noble but. Cette pensée, quoique vague encore et sans contours arrêtés, la consolait et l'aidait dans le labeur de chaque jour, qui retombait monotone, sévère, sans lacunes et sans distractions, sur son esprit et sur son corps fatigués; elle la soutenait lorsqu'un retour trop vif vers le passé oppressait son âme, elle la consolait lorsqu'elle trouvait chez sa mère un peu de froideur, chez sa jeune sœur beaucoup de légèreté, d'insouciance égoïste. Elle élevait alors son cœur vers ce Dieu qu'elle avait toujours aimé, qu'elle aimait davantage, qu'elle comptait aimer de plus en plus; elle priait pour les siens, et lorsque le nom d'Adrien revenait sur ses lèvres elle ne le repoussait pas: il lui était si facile de solliciter le bonheur de celui qu'elle avait aimé, non pour elle, mais pour lui, et ni jalousie, ni ressentiment amer ne pouvaient étouffer ce sentiment supérieur aux passions de la terre, et qui plaçait amour et espérances dans le ciel.

Michel n'opposait pas à ses peines cette fermeté chrétienne, et pourtant qui pleurerait-il? un rêve! Et peut-être, parce que ce n'était qu'un rêve, enfant caressé de son âme, pleurerait-il davantage. Il dissimulait sa blessure, il travaillait en silence; il travailla même le jour du mariage, et il essaya de ne pas entendre lorsque les autres commis de M. Labriche parlèrent de la cérémonie, de la magnifique toilette d'Isabelle, de son attitude modeste et recueillie, elle si gaie toujours, mais il soupira lorsqu'on ajouta que le marié avait l'air plus intelligent qu'aimable et plus distingué que véritablement bon. Le pauvre Michel n'avait rien voulu voir, ni le cortège des époux, ni le mariage à la mairie et à l'église, ni le retour, ni la réception des ouvriers qui offraient des fleurs à la fille de leur patron, mais toute la journée il écouta, le cœur palpitant et les yeux mouillés. Il entendit des bruits vagues, des voitures qui allaient et venaient; enfin, vers le soir, à l'heure du train qui partait pour Paris, une légère voiture s'éloigna; un de ses voisins de bureau dit à haute voix :

« Voilà les mariés qui partent... ils vont en Italie... bon voyage, charmante Isabelle! »

Un instant après, M. Labriche entra dans ses bureaux; il était encore en habit et en cravate blanche; il avait l'air triste, et après avoir fait quelques questions rapides sur la besogne du jour, il dit au plus âgé des commis :

« Voilà ma pauvre fille partie! je ne croyais pas être si triste le jour de ses noces! elle est partie!

— C'est loi de nature, Monsieur, répondit le vieux commis en relevant la tête; les enfants

et les oiseaux quittent le nid dès que les ailes ont poussé, mais madame Isabelle reviendra...

— Oui, elle reviendra, mais mariée, mais ne nous appartenant plus... enfin! elle est partie, ma pauvre Isabelle! ma pauvre petite fille!

Il se tut et parut faire un effort pour dominer ses sentiments qu'il n'avait pas l'habitude de trahir ainsi :

— Messieurs, dit-il après un long silence, votre besogne est terminée pour aujourd'hui, et nous n'aurions pas ouvert le bureau, si elle n'avait pas été si pressée.

Tous les commis se levèrent, on dépouilla les vêtements de bureau, on revêtit les surtouts et et on s'en alla; le vieux commis, qui ne se pressait jamais, resta le dernier, en compagnie de Michel, qui, absorbé dans ses pensées, demeurait immobile, regardant M. Labriche; il s'était assis et il examinait, tout en soupirant, le livre-journal; il avait de la peine à quitter le père d'Isabelle. Enfin, M. Anselme, après avoir rangé méthodiquement son pupitre et mis en équerre ses plumes, son grattoir et sa règle, lui toucha doucement le bras en disant :

« Venez-vous? et ils partirent ensemble, ce qui leur arrivait parfois, car M. Anselme, dès les débuts de Michel au bureau, lui avait témoigné un vif intérêt.

— Il est triste, le patron! dit-il lorsqu'ils furent dans la rue.

— Qui ne le serait à sa place?

— Sans doute, c'est la joie de la maison qui est partie avec cette enfant. On s'est bien pressé de la jeter dans l'inconnu.

— Vous pensez qu'elle ne sera pas heureuse? demanda Michel d'une voix dont il ne pouvait réprimer l'émotion.

— Qui sait? les mariages tels qu'on les bécote de nos jours ne me rassurent guère... mais prions le bon Dieu pour elle, il sait ce qu'il nous faut...

Ils marchèrent quelque temps en silence; enfin M. Anselme prit le bras de son jeune compagnon et lui dit :

— M. Labriche n'était pas seul à avoir du chagrin aujourd'hui... vous aussi, mon cher enfant, vous avez bien soupiré... vous pensiez que vous n'entendriez plus une jeune voix dans la cour, que vous ne verriez plus passer une figure de vingt ans...

— Vous savez?... vous avez deviné?... répondit Michel, qui ne put pas résister à cette question directe, faite d'une voix sympathique.

— J'ai deviné : était-ce bien difficile? Je suis vieux, et j'ai connu autrefois ces sentiments qui vous agitent.

— Quoi! vous, monsieur Anselme!

— Oui, j'ai été jeune, j'ai aimé une bonne jeune fille, qui aurait fait une excellente femme, mais.

— Eh bien!

— Eh bien! mon enfant, je n'avais pas le sou, j'avais des charges (vous savez que c'est ainsi

qu'on appelle des devoirs), et la charmante fille fut donnée à un autre.

— Et vous vous êtes consolé !

— Vous le voyez. Pourtant, je suis comme le soldat qui a reçu une blessure et qui la sent encore, lorsqu'on appuie. Aussi, quand je vous ai vu triste, cela m'a soudain rappelé ma jeunesse.

— Mais enfin, pour oublier, pour ne plus sentir ce mal qui m'opprime, comment avez-vous fait ?

— J'ai résisté, je ne me suis pas laissé aller sur cette pente dangereuse ; je glissais bien quelquefois, mais je remontais... je me suis interdit les souvenirs, les comparaisons ; puis, le travail assidu m'a aidé, et le travail me donnait un autre plaisir, une autre consolation... j'avais auprès de moi une grand-mère qui m'avait élevé orphelin... elle avait été un des obstacles à mon mariage : je l'aimais davantage pour la dédommager du mépris qu'on avait fait d'elle... et quand j'avais le cœur gros, je pensais à elle, je la voyais tranquille, sans soucis dans notre petit appartement, disant son chapelet en attendant mon retour ; ce tableau paisible me reconfortait... Allez-vous chez vous, Michel ? interrompit-il brusquement.

— Oui, monsieur Anselme.

— Je vais vous accompagner en ce cas : le clair de lune est admirable. Vous savez ce que dit un Allemand : « Deux belles choses ici-bas, le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs. » C'est vrai cela !

— Je ne puis pas encore le comprendre, répondit Michel avec tristesse. J'ai cependant des devoirs et une famille.

— Ah ! mon ami, le salut sera là pour vous. Sortir de soi c'est un grand secret ; ne pas laisser d'interstices dans sa vie où l'oisiveté, les pensées dangereuses se glissent, c'en est un autre.

— Mais, reprit Michel, poursuivant sa pensée, lorsque vous avez perdu madame votre grand-mère, qu'avez-vous fait ?

— J'ai porté ailleurs ce que je lui donnais, non d'affection, mais de temps, d'argent... Tenez, dit-il, en prenant le bras de Michel, voyez là-haut cette petite lumière, si faible, si tremblante, qui ressemble si peu à ces belles étoiles du ciel : eh bien ! pour moi c'est un phare ! Là, demeure un pauvre malade que sa femme, âgée, infirme, ne soigne qu'avec la plus grande difficulté. Quand j'y vais, la petite étincelle de contentement qui passe dans leurs yeux me réjouit ; j'y pense dans ma solitude... puis, j'ai encore le patronage des garçons ; là, il faut se donner tout entier, il faut jouer, causer, courir, catéchiser... on sort de soi, rien de meilleur... puis, il y a le bon Dieu, mon enfant... Vous avez de la foi : je le sais, c'est une ancre jetée dans le ciel...

— Et cette femme, cette jeune fille que vous avez aimée, dit Michel, a-t-elle été heureuse, l'avez-vous revue ?

— Je ne l'ai pas revue ; je crois qu'elle a eu de grandes peines, mais depuis longtemps elle repose... »

Il leva les yeux vers le tranquille azur du ciel, Michel fut frappé de l'expression sereine et noble de ses traits : la paix de la conscience, l'habitude des pensées généreuses avaient, transfiguré ce visage autrefois vulgaire, et sous ses cheveux blancs, il était revêtu d'une dignité singulière : il semblait qu'on y lût les secrets de la destinée humaine.

« Vous êtes heureux, lui dit Michel en lui serrant la main, car vous êtes si bon ! Ah ! monsieur Anselme, que je voudrais vous ressembler !

— A moi, bon Dieu ! Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

Ils causèrent encore longtemps.

« Vous voici chez vous, dit M. Anselme à l'entrée de Montmorency, courage, mon cher ami, le cœur en haut ! si vous avez un moment le dimanche, venez me voir au Patronage, vous verrez : nos enfants sont très-bons ; ils vous distrairont... »

Ils se quittèrent ; la famille attendait Michel ; sa sœur lui serra la main avec une silencieuse sympathie ; Claire l'embrassa et lui dit vivement.

« Et la noce ? et la mariée ? l'as-tu vue, mon parrain ? était-elle belle ? en satin ou en faille ?

— Et le marié, l'avocat, l'as-tu vu ? comment est-il ?

— Je n'ai rien vu du tout, mais je suis heureux de vous revoir. »

Il s'approcha de sa mère et l'embrassa tendrement ; elle ne vit pas les larmes qui remplissaient ses yeux.

XIV

EMMERIC.

Quoique M. Edme Maurand eût dû changer bien des choses dans sa vie, restreindre ses dépenses et ses plaisirs, il était une douceur qu'il ne s'était jamais refusée, et ses rapports intimes et fréquents avec sa famille demeuraient les mêmes. Il venait à Montmorency tous les quinze jours, il dînait chez sa belle-sœur et passait la journée près d'elle et de ses neveux. Jadis, au temps de sa fortune, il apportait gaiement quelque fortifiant pour l'esprit ou pour le corps, un livre bien choisi, une gravure, ou un panier de chasselas ou un pâté de Lesage ; il venait maintenant les mains vides, mais l'esprit net et allègre, et le cœur rempli d'une tendre affection. Sa sérénité faisait du bien à tous ; madame Maurand se trouvait plus calme quand elle avait causé avec lui ; il égayait la mélancolie naturelle de Michel, il ajoutait au repos d'esprit que Clotilde avait acquis en luttant et en combattant ; il agissait moins peut-être sur les deux jumeaux, dont les aspirations ardentes et diverses ne trouvaient aucune satisfaction dans les entretiens de l'oncle Edme. *La vieillesse aime le peu et la jeunesse le*

trop, a dit le sage Joubert, paroles vraies et pour M. Edme et pour ces deux jeunes gens : quelques plaisirs de l'âme, quelques jouissances intellectuelles lui suffisaient ; pour eux et pour leurs appétits, le monde semblait insuffisant ; aussi, la raison et la philosophie qu'il leur débitait en bons termes les laissaient indifférents ; on aurait dit quelques gouttes d'eau sur un brasier étincelant : le feu ne s'éteint pas et l'eau s'évapore en fumée.

Un dimanche après-midi, après avoir dîné comme de coutume, et pris le café sous le frêne du petit jardin, M. Edme s'adressa tout à coup à Emmeric et lui dit :

« Que fais-tu, mon garçon, par cette belle après-dinée ? »

— Eh ! que ferais-je bien mon oncle ? je puis lire à la maison mes anciens livres de prix, ou me promener sous les verts ombrages, deux distractions peu coûteuses comme vous voyez.

— C'est bien ce qu'il faut, mon ami, les plaisirs qui coûtent de l'argent ne sont pas notre fait. Je te propose de nous promener ensemble ; nous irons au mont Griffard, le point de vue est superbe.

— Volontiers, mon oncle, répondit Emmeric d'un ton résigné.

— Et vous, ma sœur, que faites-vous ?

— Une petite promenade jusqu'à l'Ermitage, si mes filles le veulent.

— Et nous irons au salut au retour, ajouta Clotilde.

— Et toi, Michel ?

— Mon oncle, je vais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, rejoindre M. Anselme au Patronage ; il m'emploie auprès de ses petits élèves.

— Très-bien, nous voilà fixés, partons. »

Il prit son chapeau de paille et sa canne, Emmeric enfonga sa casquette sur ses yeux, et ils se dirigèrent vers les hauteurs couronnées de bois, d'où les regards s'étendent sur un vaste et riant horizon : ils causèrent peu en montant, M. Edme ménageait sa poitrine et Emmeric ne paraissait pas d'humeur loquace ; il offrit pourtant le bras à son oncle lorsque la montée devint abrupte et il approuva en quelques mots les exclamations que la beauté du jour et du paysage arrachaient à son compagnon. Ils s'assirent sous le vaste abri d'un châtaignier et se reposèrent pendant quelques instants ; Emmeric en profita pour allumer un cigare.

« Tu fumes, mon neveu ? »

— Oui, mon oncle, comme tous mes camarades du collège.

— Ah ! le collège ! c'est précisément là que je voulais en venir. J'ai vu dernièrement ton professeur, M. Sagaux, et nous avons parlé de toi. »

Emmeric rougit et détourna un peu la tête.

« Il paraît que tu n'es pas l'exemple du collège, mon garçon ; tu ne travailles pas, tu flânes beau-

coup et tu fais des dettes chez le cafetier voisin. Tu vois que je connais ton dossier.

— Je ne pensais pas que M. Sagaux fût un espion et un rapporteur, répondit Emmeric avec colère.

— Veux-tu me laisser la paix ! Tu oses appeler espion et rapporteur un honnête homme qui ne veut pas que tu te perdes, et qui m'avertit à temps, oui à temps, je l'espère. Connais-tu ta position ? te crois-tu un fils de famille par hasard ? crois-tu qu'au sortir du collège, tu pourras faire le beau fils à te promener, le cigare aux dents, sur les boulevards ?

— Ce n'est pas mon intention, dit Emmeric, en balbutiant.

— Hum ! je n'en sais rien : tu pourrais continuer à vivre aux dépens d'autrui, comme tu le fais en ce moment, car enfin, Emmeric, tu as près de dix-sept ans, tu as une santé robuste, une jolie dose d'intelligence, et pourtant tu ne gagnes rien.

— Est-ce de ma faute ?

— Non, c'est le désir de ta mère que tu poursuives tes études et que tu prennes un rang distingué dans le monde, et ton frère et ta sœur, ces deux bonnes et belles âmes, succombent presque sous le travail pour réaliser les vœux de votre mère. As-tu jamais réfléchi à cela ? as-tu pesé les sacrifices que l'on fait pour toi ? ta sœur qui ne quitte les portes et fenêtres des Contributions que pour copier des grimoires de savants ; ton frère qui use sa santé et ses belles facultés dans un labeur aride ! as-tu pensé que tu profites de ces travaux, de ces fatigues, je dirais de ces immolations, si je ne craignais de faire des phrases.

— Mais j'aime beaucoup Michel et Clotilde, dit le jeune homme avec un peu d'émotion. Vraiment, mon oncle, vous seriez injuste envers moi si vous pensiez que je ne sais pas combien ils sont bons !

— C'est très-bien, mais il y a une différence entre sentir la reconnaissance et la prouver : passons, je t'en prie, du passif à l'actif. Or, tu n'as qu'un seul moyen de prouver ta gratitude, c'est de profiter des sacrifices que l'on fait pour toi. Etudie, travaille, deviens un homme, mets-toi en état de payer ta dette fraternelle. Dans ta position, vois-tu, la paresse, la négligence, la flânerie sont des fautes graves, le comprends-tu ?

— Oui, mon oncle, je regrette de m'y être laissé aller : l'occasion, l'herbe tendre...

— Soit ! pour cette fois-ci, mais je te préviens (et je ne badine pas) que si tu recommences, je te fais quitter le collège, et je te place, petit commis, garçon de bureau, fût-ce garçon épiciier, de façon à ce que tu gagnes ta vie, et que tu cesses d'être le frelon dans la ruche. Tiens-toi pour averti : je suis ton tuteur, et j'userai de mes droits. »

Emmeric inclina sa tête impatiente et humiliée et il répondit froidement :

« On travaillera. Faut-il avoir des prix ? »

— Je n'y tiens pas : je tiens au travail et à la volonté, à ce qui fait l'homme. »

Il lui posa la main sur l'épaule et lui dit avec plus d'amitié :

« Ne boude pas, mon ami, ne te raidis pas contre la raison et le devoir, ils savent toujours se faire obéir au moment donné. Sois un honnête garçon, un bon fils, un bon frère, et quand il sera nécessaire, je te soutiendrai ; j'ai quelques amis encore dont je n'ai pas usé le crédit. J'ai quelque monnaie aussi : nous allons payer ta dette chez le marchand de petits verres et de parties de billard... descendons, donne-moi le bras... »

Emmeric s'y prêta de bonne grâce : il était un peu touché, passablement convaincu, et surtout très-effrayé : les bonnes paroles et les menaces de M. Edme avaient porté coup. Enfant du siècle, enfant gâté, il n'avait vécu que pour lui, et il avait trouvé tout juste et tout naturel que d'autres se sacrifiassent à sa petite personnalité ; pour la première fois, une voix amie et sévère avait appelé son attention sur son frère et sa sœur et il s'était senti ému ; la pensée de l'avenir, que sa paresse et sa légèreté compromettaient lui était apparue, et une certaine crainte née du caractère ferme et tranquille de M. Edme le confirmait en sagesse. Il fut un peu mortifié lorsque, le traitant en petit garçon, son oncle paya au cafetier les gâteaux, les consommations, les cigares et les heures de billard, qu'il avait achetés à crédit, mais il se consola en pensant que, dorénavant, il passerait la tête haute devant la porte de son ex-créditeur, cap dangereux qu'il évitait depuis quelque temps. Cette expédition faite, ils revinrent au logis. Madame Maurand était assise près de la fenêtre, le front penché sur un livre, qu'elle ne lisait pas ; Clotilde soignait ses roses et ses fuchsias ; Claire lisait un journal de jeunes filles qu'une amie lui avait prêté ; M. Edme vint s'asseoir auprès de sa belle-sœur et lui serra la main :

« Je suis charmée de vous voir, mon frère, lui dit-elle ; cette journée du dimanche est si mélancolique : on ne fait rien, et tout le passé et tout l'avenir apparaissent.

— Ah ! le dimanche n'est pas triste pour tout le monde ! s'écria Claire ; souviens-toi, maman, de tout ce beau monde que nous avons rencontré en allant à l'Ermitage. Quelles charmantes toilettes ! quelles jolies voitures et des chevaux fringants ! ces gens-là ne s'ennuyaient pas, ils ne trouvaient pas le dimanche mélancolique !

— Qu'en sais-tu, ma petite ? demanda M. Edme. Est-ce que l'argent est donc un talisman souverain ? est-ce qu'il achète la santé et la vie ? est-ce qu'il achète l'amitié, l'affection dont on aurait besoin ? Va, Clairette, j'ai vécu dans le monde, parmi les gens riches et souvent, très-souvent, je les ai plaints de tout mon cœur.

— C'est bon à dire ; répondit Claire en avançant sa lèvre. Encore, oncle Edme, faut-il de l'argent pour vivre.

— C'est une vérité digne de la Palisse, ma fille, mais il n'en faut pas tant que tu crois. Mais, à propos, que comptes-tu faire, toi, pour en gagner ? Vas-tu perfectionner ton écriture pour faire des copies, comme ta bonne sœur Clotilde ? »

Nouvelle moue de Claire : sa mère vint à son secours et dit :

« Elle apprend la musique, et j'espère qu'elle pourra donner des leçons. »

M. Edme secoua la tête et répondit :

« Je doute : Claire, qui a eu la bonté de me jouer une sonate avant le dîner, n'a et n'aura qu'un talent d'amateur, vous savez ce que ça veut dire, et de véritables artistes courent les rues — et le cachet. J'aimerais mieux autre chose.

— Mais quoi, mon frère ?

— Est-ce que Michel n'a pas donné des leçons de dessin à sa filleule ?

— Pardon, mon cher Edme, et même elle réussissait à ravir. Mais elle a négligé ses crayons pour la musique.

— Elle a eu tort ; je l'engage à les reprendre et à se former la main pour faire ce qu'on appelle de l'art industriel. Si elle veut m'en croire, elle travaillera fort et ferme, elle dessinera et groupera des fleurs, des oiseaux, et je lui promets, dans deux ou trois ans, des commandes chez un de mes vieux amis qui a une fabrique de faïence. Veux-tu essayer, petite ?

— De tout mon cœur, mon oncle.

— Avec de la volonté, tu arriveras et tu pourras gagner de l'argent sans quitter ta mère et ta maison.

— Ah ! mon frère, dit madame Maurand, vous avez toujours le don d'aplanir les difficultés et de relever le courage ! que je vous remercie !

— Je n'ai plus à offrir que des avis, et je les donne, prêt à seconder les efforts de vos enfants du peu de crédit qui m'est resté.

— Il est cependant une difficulté que vous ne pourriez soulever, mon bon Edme !

— Laquelle ?

— La fatale échéance, le tirage au sort ! c'est dans deux ans qu'Emmeric sera appelé.

— Il peut avoir un bon numéro.

— Et s'il en a un mauvais, s'il doit partir, que deviendrai-je ?

— Ce que deviennent tant d'autres mamans, tendres et un peu affolées comme vous, repartit M. Edme en souriant.

— Vous vous trompez, dit-elle ; il me semble que je ne survivrais pas à un pareil malheur. Ne plus voir cet enfant ? penser qu'il souffre, qu'il subit des privations dont, malgré notre pauvreté, il n'a pas d'idée...

— Cela ne lui ferait que du bien, peut-être.

— Et la guerre, la terrible guerre, vous n'y pensez pas ! Non, Edme, je ne mens pas en di-

sant que cette idée me poursuit comme un fantôme, et malheureusement rien ne peut m'en délivrer. Oh ! que les mères riches sont heureuses ! elles peuvent racheter leurs fils !

— L'égalité devant la loi vaudrait mieux, dit M. Edme en hochant la tête, mais faites comprendre cela aux mères !

— Je ne comprendrai jamais qu'on vienne me prendre, de par la loi, mon fils à vingt ans, qu'on l'enferme dans une caserne, qu'on l'abrutisse par des travaux grossiers, par des contacts dangereux, qu'on l'envoie à la boucherie, qu'on le blesse, qu'on le tue ! de quel droit ? est-ce pour cela que nous les élevons ? »

M. Edme aurait pu répondre bien des choses à ce discours ; mais les larmes que versait sa sœur le touchèrent et arrêtaient les raisonnements sur ses lèvres. Il lui prit la main et lui dit :

« Vous croyez bien en Dieu : priez-le, afin qu'il vous ménage. Adieu, ma sœur, recommandez à Emmeric de s'appliquer, priez Michel de donner quelques bonnes leçons à sa filleule et de stimuler son courage... Nous nous verrons dans quinze jours. Adieu, adieu, Clotilde. »

En s'en allant, il rencontra Michel qui revenait du Patronage, et il lui raconta ce qui s'était passé :

« Quoi ! ma mère est si inquiète, dit Michel ? il faudra cependant obvier à cela. »

— Tu as une idée, mon cher ami ?

— Peut-être, mon oncle, et, dans tous les cas, je ferai tout, vous le savez, pour épargner un souci à maman. Je mangerai du pain sec, s'il le faut, pour qu'Emmeric ait une carrière... »

M. Edme lui serra silencieusement la main et ils se quittèrent.

XIV

ENTRETIEN.

Quoique la parole humaine soit bien fugitive, quoique les conseils les plus éclairés, les plus sages, ressemblent d'ordinaire à cette semence de la parabole, qui tombe sur les pierres et ne prend pas racine, la conversation de M. Edme avec son neveu eut un effet peu ordinaire. En plaçant sous les yeux d'Emmeric l'avenir, ses espérances et ses difficultés, il avait fait partir, comme un vol d'oiseaux, les puérilités de l'adolescence, et une ambition légitime était venue animer cette âme légère ; Emmeric travaillait, s'appliquait, et les rêves de sa mère devenant les siens, il se voyait déjà étudiant en droit, avocat, orateur brillant et célèbre. Comment cela se ferait-il ? il s'en fiait à cette providence fraternelle qui avait toujours veillé sur lui, et il faisait de son mieux, en stimulant une intelligence qui n'était pas médiocre, pour arriver à ce port désiré — une profession, de l'argent et de la liberté ; il ne s'arrêtait pas plus aux petits plaisirs, aux distractions du collège, qu'un nageur qui veut atteindre la rive ne s'arrête aux fleurs qui flottent sur l'eau. Ce fut ainsi qu'il acheva son

année de rhétorique, avec des succès et des couronnes qui firent pleurer sa mère d'admiration. D'abord elle s'étonnait, comme toutes les mères, que le petit enfant chéri et choyé fût devenu presque un homme, et qu'il fût presque hors de tutelle ; puis, elle pleura d'inquiétude, comme elle le faisait fréquemment.

« Encore mon année de philosophie, disait Emmeric, et je commence le droit. »

— C'est heureux, mon enfant, et ton père, s'il vivait, serait bien content ; mais comment pourrions-nous ? »

Michel, qui avait ramené son jeune frère du collège, prit la main de sa mère, la serra fortement, et lui dit :

« Je vous en supplie, ne vous inquiétez pas : tout viendra à point. »

— Je crois que Michel a un trésor caché, dit Claire en riant.

— Peut-être !

— En aurai-je une part ?

— Travaille, et tu verras. Mon trésor, c'est la lampe d'Aladin... il faut frotter et se fatiguer pour voir arriver le Génie.

— C'est bien ennuyeux, toujours travailler ! dit-elle, et, tu vois, j'ai beau faire, je n'avance guère : tu le dis toi-même.

— Tu as, en effet, barbouillé bien du papier, tu as dessiné des fleurs mal-venues, des oiseaux qui ne volaient pas, tu as usé des crayons et des couleurs, mais t'es-tu sérieusement appliquée, dis, dis, petite ?

— Tu es trop exigeant, répondit-elle.

— Ma pauvre enfant, je crains que le fabricant de faïences ne le soit davantage. »

Il embrassa sa petite sœur un peu confuse, et sortit ; Clotilde le suivit.

« Tu n'attends donc rien du travail de Claire ? dit-elle tristement. »

— Rien, je l'avoue ; elle n'a ni goût, ni application. Et la dernière fois que je suis allé à Paris, j'ai porté chez un grand marchand de porcelaines ses meilleurs essais : il a haussé les épaules et m'a dit : Je ne donnerais pas un centime de ces machines-là. Tu vois, Clotilde !

— Tu t'étais bien fatigué à lui donner des leçons pourtant.

— Cela m'amusait : c'était de l'art, au moins par les petits côtés.

— Que ferons-nous de cette pauvre enfant ?

— Nous travaillerons pour elle, Emmeric se joindra à nous, et Claire amusera et consolera maman. Dans un an, Emmeric lui échappera, il se croira un très-grand garçon et se dérobera au joug trop doux de notre bonne mère. Alors, Claire l'occupera et la distraira. Ne t'inquiète de rien, je me charge de tout.

— Ah ! mon bon Michel, je crains bien que, comme le Corrège, tu ne succombes sous la charge ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

PAVOT-CHARADE

M. BARDOUX, épicier.
 M^{me} BARDOUX, sa femme.
 UNE BOUQUETIÈRE.

PREMIÈRE SYLLABE

Le théâtre représente un comptoir d'épicerie, devant lequel sont assis Monsieur et Madame Bardoux.

MONSIEUR BARDOUX, à sa femme. Dis donc, la bourgeoise, sais-tu que l'oncle Isidore a eu vraiment une bonne idée de mourir !

MADAME BARDOUX. Ma foi... Pauvre cher homme ! Il pouvait plus mal faire...

MONSIEUR BARDOUX. Je le crois bien ! Nous laisser un héritage de six cent mille francs ! Ah !... excellent oncle, que je l'aime !

MADAME BARDOUX. Tiens?... Qu'est-ce qui te prend donc?... Tu ne le supportais pas quand il vivait...

MONSIEUR BARDOUX. Possible... Mes idées ont changé, voilà tout... Mais, dis-moi, il s'agit maintenant de faire usage de notre nouvelle fortune. — Et pour commencer, dès aujourd'hui je ne suis plus épicier ; le roi lui-même viendrait m'acheter du sel, que je lui en refuserais...

MADAME BARDOUX. C'est bien ainsi que je l'entends... Et pour mon compte, je ne serais pas fâchée d'être enfin une grande dame, d'entrer dans la noblesse, pour tout dire...

MONSIEUR BARDOUX. Tu m'étonnes... Jusqu'à présent je t'avais toujours entendue crier contre les nobles...

MADAME BARDOUX. Possible... Mes idées font comme les tiennes ; elles ont changé, voilà tout.

MONSIEUR BARDOUX. Allons, ce que femme veut Dieu le veut ! Va pour la noblesse ! Mais comment s'y prendre ?...

MADAME BARDOUX. Rien de plus facile... On achète une propriété... Mais, tiens, passe-moi le journal, tu vas mieux comprendre... (*Il lui donne un journal.*) Voyons les annonces... (*Elle lit et cherche quelque temps, puis s'écrit :*) Voilà notre affaire ! Beau domaine de Lorchambrander près d'Orléans ; mise à prix : 250,000 fr... Eh ! mais, Bardoux, mon ami, nous ne trouverons jamais mieux ; et si tu m'en crois, nous ne chercherons pas plus loin ; Lorchambrander ! Quel

joli nom ! Allons, mon homme, fais-moi le plaisir d'acheter ce domaine au plus tôt...

MONSIEUR BARDOUX. Tu sais que je n'ai pas l'habitude de te contrarier, mais, pour en revenir à la noblesse, je ne vois pas, je ne comprends pas comment...

MADAME BARDOUX. Tu n'as jamais eu l'esprit d'observation, Bardoux ; mais moi, je remarque tout, et je saurai faire ce que j'ai vu faire à d'autres. — Ainsi donc, quand nous prendrons possession de notre château, nous nous ferons appeler, pour commencer, Monsieur et Madame Bardoux de Lorchambrander ; puis, au bout de quelque temps, Bardoux sera escamoté et on dira seulement : Monsieur et Madame de Lorchambrander ; enfin, beaucoup plus tard, nous arriverons peut-être à être le marquis et la marquise de Lorchambrander... C'est alors que nous serons heureux ! Mais m'as-tu comprise cette fois ?...

MONSIEUR BARDOUX. Oui... Seulement, est-ce que nous oserons faire cela ?...

MADAME BARDOUX. Pourquoi non ? Il ne s'agit que de s'y mettre. En toutes choses il n'y a que le premier pas qui coûte.

DEUXIÈME SYLLABE

Le théâtre représente un salon où Monsieur et Madame Bardoux sont assis. Toilettes voyantes et ridicules.

MADAME BARDOUX. Voyons, mon homme, il ne suffit pas d'être riches, d'avoir un château et beaucoup de domestiques ; il faut briller, il faut que le Châtelain et la Châtelaine de Lorchambrander se posent dans le pays et qu'ils y produisent un grand effet. Si tu es de mon avis, nous commencerons par donner un magnifique dîner, auquel sera invitée toute la noblesse des environs ; tu verras que ça leur fera plaisir.

MONSIEUR BARDOUX. Je ne demande pas mieux, mais sauras-tu organiser ce dîner ? Tu n'as guère l'habitude de ces choses-là ; car lorsque j'étais épicier, nous ne faisions pas souvent bombance, seulement quand nous avions tué un cochon...

MADAME BARDOUX. Mais tu n'es plus épicier, et moi, depuis que je suis une grande dame, je ne m'occupe que de ce qui se fait dans notre monde. — Ainsi, depuis que l'idée de ce dîner m'est venue,

je lis bien attentivement dans le journal tous les menus qui ont été servis chez le baron Sellières, ou chez Rothschild, ou même à l'Élysée; j'étudie, je compare, et finalement, voilà celui que je me propose d'offrir à nos convives: Potage à la Chantilly. — Turbot à la Gênoise. — Filet de chevreuil aux champignons. — Salmis de bécasses aux truffes. — Cannelons à la jardinière. — Pintardes à la Condé. — Faisan rôti. — Dinde truffée. — Filets de sole au madère. — Cardons à l'Espagnole. — Aspic de volaille aux truffes. — Pâté de foie gras. — Plum-pudding. — Gelée à la framboise. — Dessert.

MONSIEUR BARDOUX. Hé! la bourgeoise, arrête un peu!... Qu'est-ce que tout ce galimatias dont je ne comprends pas un mot? Tu veux donc, malheureuse, que je meure de faim pendant ton grand dîner?

MADAME BARDOUX. Pourquoi donc?

MONSIEUR BARDOUX. Parce que je ne connais pas un seul de tous les plats que tu viens de nommer, et que je n'en goûterais pour rien au monde; s'il y avait des haricots au lard, du boudin, à la bonne heure...

MADAME BARDOUX. C'est que nos invités n'aimeraient pas beaucoup ces choses-là; mais il y aurait peut-être moyen de tout arranger, et quand on leur aura servi ce que je viens de te dire, je ferai placer devant toi, vers la fin du dîner, ce plat qui te régale tant, tu sais?... Du mou de veau à la sauce piquante.

MONSIEUR BARDOUX. Merci, ma bonne femme, je ne demande pas mieux.

MADAME BARDOUX. Voilà qui est convenu, et, de cette façon, tout le monde sera content. — Mais, dis-moi, Bardoux, il y a encore quelque chose qui me tracasse... Quand tu me parles, ou quand je te parle, nous nous disons toujours: « Mon homme, la bourgeoise... » C'est une mauvaise habitude, ça ne se fait pas.

MONSIEUR BARDOUX. Eh bien! appelons-nous par nos petits noms.

MADAME BARDOUX. C'est que... Toi, tu te nommes Mathurin, et moi Jacqueline; ce n'est pas encore bien joli, ni très-distingué; si nous cherchions plutôt deux noms très-beaux et très-rares dont nous nous servirions seulement devant le monde, et sans nous tutoyer, bien entendu?...

MONSIEUR BARDOUX. Mais où les trouver, ces noms?

MADAME BARDOUX. Dans le calendrier donc! Tiens, en voici un justement, voyons un peu... (Elle le parcourt en suivant du doigt toutes les colonnes.) Mon ami, j'ai ce qu'il me faut: sainte Flora! Cela me convient tout à fait, c'est charmant; ainsi ne m'appelle pas autrement; tu entends bien: Flora. — Ne va pas t'embrouiller. — (Le mari fait un signe d'assentiment.) Maintenant à ton tour. (Elle cherche de nouveau dans le calendrier.) Ah! saint Porphyre! — Que dirais-tu de ce nom, mon ami? N'est-il pas

remarquable et ne seras-tu pas content lorsque devant beaucoup de monde, je te dirai: Porphyre! Porphyre! — Allons, c'est entendu, et je te réponds que de cette manière on ne nous prendra pas pour les premiers venus.

MOT ENTIER

MADAME BARDOUX, seule. Je ne sais ce que Bardoux a depuis quelques jours, mais il est tout drôle, tout grognon; il me parle avec un ton que je ne lui connaissais pas, et puis il a l'air de tant s'ennuyer! — Pourtant je ne mérite aucun reproche, je fais tout ce que je peux; notre grand dîner était superbe: et si gai! A-t-on ri! A-t-on ri! surtout à la fin, quand Bardoux a mangé son mou de veau... Et pour nos visites, quelle belle toilette j'avais! Enfin, je me demande ce qu'il peut désirer de plus... Mais j'oublie que nous donnons une grande soirée aujourd'hui et que je n'ai encore rien décidé pour ma coiffure. — Voyons, je vais tâcher de faire de l'effet, afin de dérider Bardoux. — Voici justement ma bouquetière, elle arrive à propos. (La bouquetière entre et salue.)

LA BOUQUETIÈRE. J'ai l'honneur de faire mes offres de services à madame de Lorchambrander.

MADAME BARDOUX. Merci, bouquetière; qu'avez-vous dans votre corbeille?

LA BOUQUETIÈRE. Du réséda, du muguet, des violettes, des roses de mai...

MADAME BARDOUX. Tout cela ne me va pas du tout; ça ne signifie rien, ça ne se voit pas; j'aime mieux les grosses fleurs, et je vous demande pour ce soir une guirlande de pavots.

LA BOUQUETIÈRE. Impossible, madame, je ne saurais vous la procurer.

MADAME BARDOUX. C'est un peu fort!...

MONSIEUR BARDOUX, entrant et d'un ton maussade. Qu'est-ce qui est un peu fort!

MADAME BARDOUX. Imaginez-vous, Porphyre, que je commande à cette bouquetière une guirlande de pavots, et qu'elle refuse de me la livrer.

MONSIEUR BARDOUX. Je ne la blâme pas. (Se tournant vers la bouquetière.) Puisque vos fleurs ne conviennent pas à madame, vous pouvez vous retirer. (La bouquetière sort.)

MADAME BARDOUX, à son mari. En vérité, Bardoux, je ne te reconnais plus; que signifie cette algarade?

MONSIEUR BARDOUX, d'un ton bourru. Elle signifie que j'en ai assez de ton Lorchambrander, de tes Porphyre, de tes Flora, de tes toilettes vertes et bleues, et de toutes tes inventions. Je ne puis plus mettre le pied nulle part sans être accueilli par un grand éclat de rire, sans entendre chuchoter à propos de ton dîner que tu trouvais si beau et dont tout le monde se moque, à propos de tes chapeaux qui font mal aux yeux, de nos noms ridicules et de cent autres choses encore plus

stupides; puis je m'ennuie à mourir de vivre ainsi sans rien faire, moi qui aimais tant le travail... Ah! maudit héritage! Que tu m'as rendu malheureux! (*Il sort en jetant la porte.*)

MADAME BARDoux, seule. Mon Dieu! mon Dieu! Qui est-ce qui aurait jamais pensé que les choses tourneraient ainsi?... Bardoux qui était le meilleur des hommes, un vrai mouton, le voilà furieux après moi... Et tout ce monde pour lequel nous avons dépensé tant d'argent, il se moque de nous Ah! cela passerait encore, mais perdre l'amitié de mon cher Bardoux, voilà ce que je ne puis supporter!... Je préférerais mille fois sacrifier noblesse, château, fortune et le reste. — Ah! je n'y tiens

plus; il faut que je lui parle. (*D'une voix suppliant.*) Bardoux! Bardoux!

MONSIEUR BARDoux, sur le seuil de la porte. Que me veux-tu?

MADAME BARDoux. Je veux que tu sois heureux et je viens te proposer de retourner au pays, de recommencer à brûler du café, à peser du sucre, à vendre du sel et du poivre.—Laissons là toutes nos grandeurs, vendons notre château, fondons un hospice pour les vieillards, et redevenons épiciers!

MONSIEUR BARDoux. Bien parlé, ma femme! Foi de Bardoux, maintenant nous nous comprenons, et, je te le promets, nous serons heureux!

CLAIRE CHANCEL.

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Toutefois, cette franche déclaration lui parut malséante et vulgaire, ce procédé soldatesque et de mauvais goût. L'impression fâcheuse qu'elle en ressentit s'augmentait d'ailleurs de toutes les mésaventures du moment :

Le parapluie se déchirait comme une marchandise de pacotille; les espions petits Lubecque, avec des gambades mal intentionnées, couvraient toute la ligne d'horribles éclaboussures; trois canards, à demi-déplumés, barbotaient dans une mare où le jus de fumier se délayait sous la pluie; les promeneurs enfonçaient jusqu'à la cheville dans une boue épaisse et l'averse collait, sur eux, leurs vêtements le plus piteusement du monde. Quelles circonstances et quel cadre pour une déclaration!

A travers cette mise en scène fâcheuse, Paule entrevit encore plus dédaigneusement la voie qu'elle croyait réservée à la femme d'André, à l'avenir militaire de cet officier subalterne, borné sans doute; sa fortune modeste, son nom roturier le laissant à l'ombre lui et les siens, et bien d'autres choses imaginaires qui lui déplurent également.

Irait-elle d'avance abdiquer cette royauté des salons que lui prédisait la petite baronne? et pour qui? pour un homme qui exigerait chez sa femme le culte du foyer, comme l'avait écrit Antoinette...

Le culte du foyer! c'est un grand mot! c'est une sainte chose! mais Paule s'y méprenait et, sous l'empire des préjugés nouveaux que lui soufflait sa peu sérieuse amie, elle en faussait assez le sens pour en faire un épouvantail.

Ah! révérende Mère Eudoxie, qu'elle avait besoin de vos conseils!

Mais la révérende Mère Eudoxie n'était point là pour les lui donner et l'aule ne songea pas à les attendre.

Elle répondit, de son propre mouvement, et sa réponse fut telle que, deux heures plus tard, André, pâle et sombre, faisait brusquement ses adieux à la baronne, plus satisfaite de ce départ qu'elle ne voulait le paraître.

« Un second homme à la mer! n'est-ce pas, ma petite reine? demanda-t-elle à Paule en la baisant au front.

La jeune fille sourit avec embarras. Au fond, elle n'était pas très-contente d'elle-même.

Les feuilles tombent, tombent, tombent.... il n'en reste plus une aux branches et les arbres de la forêt se dressent comme de noirs squelettes honteux de leur nudité; la fumée qui monte des toits se mêle aux nuages sombres qui laissent traîner la frange de leurs draperies jusqu'aux basses régions de l'atmosphère. Le jour se lève tard; la nuit descend de bonne heure, et les hôtes joyeux des Lubecque, à leur tour gagnés par la mélancolie des lieux et de la saison, reprennent le chemin de chez eux.

La petite baronne, qui emballe aussi ses enfants et ses toilettes pour retourner à Paris, a retenu Pierre Barance et sa fille aussi tard que possible; il faut bien qu'elle se décide à recevoir leurs adieux, pourtant; et les voilà, tout équipés pour le voyage, tandis que les chevaux piaffent d'impatience dans la grande cour.

« Écrivez-moi, chère belle, répète la jeune femme dans les derniers embrassements, et faites-moi lire le martyrologe des prétendants que vous allez écarter. Vous avez bien commencé, ma chérie, ce n'est pas sous le premier joug venu que cette jolie tête doit s'incliner : le sort lui doit une couronne de comtesse. »

Une couronne de comtesse ! il parut à Paule que, en prononçant ces mots, madame de Lubecque avait laissé son regard glisser sur le « solitaire » qui partait avec les Barance.

La voiture qui les emporte roule rapidement en descendant les pentes ; les grands bois de Chapaize restent en arrière, sombre barrière à l'horizon ; Cormatin est franchi rapidement ; voici Cluny où le juge de paix attend les voyageurs pour leur offrir sa « modeste hospitalité » durant quelques heures.

Cette hospitalité n'avait toutefois de modeste que le nom. Avec un peu moins de distraction chez M. Barance, avec un peu plus d'expérience chez Paule, le père et la fille eussent bien vite compris à quel point le digne magistrat s'était mis en frais pour les recevoir.

Il ne voulut pas faire les choses à demi néanmoins, et il tint à ce que ses visiteurs emportassent un bon souvenir de la petite ville qu'il avait mission de maintenir dans le calme et la sécurité.

Paule s'y arrêta pour la première fois. Elle fit volontiers un pèlerinage à la tombe de Prudhon, le peintre dont elle avait admiré ailleurs l'harmonie de composition et la splendeur de coloris, dans le *Crime poursuivi* par la Justice et la Vengeance célestes et ailleurs encore : un Christ mourant sur la Croix ; elle prit un petit air connaisseur devant les différentes races de chevaux du haras et prouva qu'elle connaissait l'histoire de l'abbaye aussi bien que le juge de paix lui-même.

Celui-ci tint néanmoins à établir sa supériorité en précisant les dates :

Chef d'ordre instituée par Bernon, abbé de Gigniac, des demers, de Guillaume I^{er}, duc d'Aquitaine, l'abbaye de Cluny était habitée par l'ordre admirable des Bénédictins fondé en 910 et non en 909 par saint Odon ; ordre qui s'honore de compter parmi ses abbés Pierre-le-Vénérable, retourné à Dieu en 1156 et non en 1157, et le cardinal de Guise mort en 1622, quoique plusieurs auteurs le fassent trépasser plus tôt. La crosse abbatiale de Cluny était un sceptre mystique car celui qui le portait s'appelait l'Abbé des abbés ; il dut renoncer à ce titre pour celui d'archi-abbé quand un concile de Rome en 1126 l'eut adjugé à l'abbé du mont Cassin. L'abbaye, toutefois, n'en perdit rien de son importance ; en 1770 encore, plus de six cents bénéfices et deux mille maisons en Europe relevaient de son autorité.

Aujourd'hui, ses antiques habitants, dépouillés de leur enveloppe charnelle, en possession des gloires célestes, se souviennent-ils encore de leurs veilles studieuses au fond du cloître ? de leur

existence terrestre sanctifiée par la prière et les bonnes œuvres ? des tourmentes sociales qu'ils ont entendues gronder ? des trombes révolutionnaires qui les ont emportés à leur tour ?...

L'immense bibliothèque où se résumaient leurs savantes recherches s'est effeuillée au vent des émeutes ; une partie seulement de ce trésor est conservée à la bibliothèque nationale, et quelques manuscrits, à peine, mutilés par les Vandales de nos jours, vieillissent dans l'ombre de cet édifice qui fut l'abbaye de Cluny ! dans l'enceinte à demi écroulée de ses jardins, les enfants font l'école buissonnière parmi les massifs de verdure, les vieillards se chauffent au soleil et les jeunes filles exhibent leurs toilettes neuves les jours de fêtes ; les cloîtres, écroulés pour la plupart, livrent passage à toutes les intempéries des saisons ; les hautes salles lézardées servent à de profanes usages et des bruits discordants font regretter l'austère silence d'autrefois et le murmure de la prière flottant sous les voûtes sacrées.

Néanmoins, telle que l'ont faite les hommes et le temps, cette ruine conserve une imposante grandeur ; son nom n'est pas rayé du livre de l'histoire et l'esprit des lieux anciens semble y planer encore pour la préserver de l'anéantissement final.

Il n'est pas très-prouvé que l'érudition proluxe du juge de paix ajoutât beaucoup au charme de cette visite. Peut-être Paule eût-elle préféré la faire seule dans le recueillement qu'inspirent les vestiges d'un grand passé ; toutefois, elle ne put que remercier son cicérone et lui savoir gré de ses bonnes intentions.

Le jour commençait à baisser, quand les voyageurs remontèrent en voiture ; mais les chevaux étaient bons et bientôt les lointains vapeurs de Saint-Point leur apparurent dans les rouges lueurs du couchant ; puis les hauteurs de Milly se découpèrent dans la pénombre ; puis encore Monceaux leur apparut, poétique et mystérieux sous les rayons tremblants de la lune ; et le génie de Lamartine, qui semblait flotter dans l'atmosphère, enveloppa ce petit voyage d'un parfum poétique, tout le long du chemin.

A peine assis dans son coin capitonné, Pierre Barance s'endormit pour ne s'éveiller qu'aux Ormes ; Henri Lecomte regardait la lune dans une attitude rêveuse comme s'il eût improvisé une ode en son honneur. Paule le trouvait un peu trop silencieux et songeait, malgré elle, à cette couronne de comtesse prédite par son amie.

Le cheval du jeune homme l'attendait à Charnay pour le ramener à Montaigu ; mais le père de Paule, un instant réveillé par le brusque arrêt de la voiture ne se rendormit point sans avoir fait promettre au poète de venir au plus tôt « chanter un petit air » à M. Chauvet.

Excellent M. Chauvet ! il avait mis tout le monde et toutes choses en branle pour le retour de ses enfants. Jacques en prononça deux phrases de trois mots et Catherine, abasourdie par dix

ordres contraires, s'en tint pendant cinq minutes, immobile, les bras croisés!

M. Leclerc, jugeant sa présence opportune dans une crise pareille, était venu passer l'après-midi aux Ormes; grâce à lui, le vieillard, distrait par de nombreuses parties de piquet, avait pu attendre l'heure désirée sans avancer par trop les pendules; et ses préoccupations diminuaient d'intensité, divisées entre le quinte et quatorze, les détails domestiques et les considérations d'hygiène.

Rappelée précipitamment à Mâcon par le départ que son frère avançait, Antoinette avait quitté le vieillard depuis deux jours.

Un peu curieux, comme beaucoup de vieillards, le grand-père accabla les survenants de questions. Il trouvait le moyen d'en faire dix à la fois; les réponses, arrivées simultanément, s'entre-croisaient la plupart du temps et il se fit, ce soir-là, dans la salle à manger des Ormes, assez de confusions et de malentendus pour révolutionner la ville et la campagne si on les eût colportés.

Henri Lecomte, attendu le lendemain, ne parut point; on resta sans nouvelles de lui le surlendemain; on n'en eut pas davantage les jours suivants et chacun, aux Ormes, commençait à s'en préoccuper, quand le bruit se répandit d'une aggravation survenue dans l'état de sa mère.

Chaque matin, Jacques fut envoyé aux renseignements à Montaignu et, huit jours durant, il laissa tomber de ses lèvres de bois ce laconique bulletin :

« Très-mal! »

Le neuvième jour, il fut encore plus laconique et ne dit qu'un seul mot :

« Morte! »

Paule pâlit comme si quelque douleur filiale l'eût mordue au cœur; Pierre Barance plaignit sincèrement le malheureux Henri et lui chercha aussitôt des compensations charitables :

« Il faut qu'il se mette à chasser, conclut-il; véritablement, il n'y a que ça! je lui donnerai ce bon conseil... et mes deux braques par-dessus le marché. »

Pour monsieur Chauvet, il se fit renseigner minutieusement sur l'âge, les habitudes, la maladie de celle qu'il nommait « la comtesse ». A chaque détail, il se tâtait, en quelque sorte, le pouls en comparant les situations; si la sienne présentait quelque analogie lointaine, il s'effrayait visiblement; s'il constatait, au contraire, une dissemblance évidente, il se frottait les mains avec satisfaction et murmurait :

« D'ailleurs, elle devait bien avoir une dizaine d'années de plus que moi, cette pauvre comtesse. Oh! certainement, elle avait bien dix ans, si même ce n'est pas plus. Je le parierais! »

Peu de personnes accompagnèrent les restes inanimés de la vieille dame au cimetière : étrangère au pays, elle n'y était pas connue; le château de Montaignu, depuis qu'elle l'habitait, n'avait

ouvert ses portes à aucun visiteur, et les relations de son fils étaient trop restreintes pour qu'il fût entouré dans cette circonstance douloureuse.

La famille absente, les amis éloignés furent représentés par Pierre Barance et par sa fille qui crurent devoir cette marque de sympathie au fils orphelin.

Il ne les en remercia point par des paroles, mais le regard dont il salua Paule, le serrement de main avec lequel il accueillit son père exprimaient éloquentement son émotion et sa reconnaissance.

Quand les dernières gouttes d'eau bénite eurent aspergé le mystérieux cercueil, quand les prières suprêmes de l'Eglise se furent éteintes dans les gémissements de la bise; quand une funèbre extumescence se fit sur la fosse tout à l'heure béante, Henri Lecomte, plus pâle que le linceul de sa mère, résista aux instances de monsieur Leclerc pour l'emmener à la cure et reprit seul le chemin de Montaignu.

Il s'éloignait à travers les vignes dépouillées et gravissait le flanc des coteaux avec lenteur comme s'il eût cherché à gagner le but le plus tard possible; parfois son manteau noir s'accrochait aux rameaux que les ceps lançaient au hasard, pareils à des bras explorés; parfois, comme si le feu intérieur qui semblait le consumer l'eût rendu insensible aux injures des rafales humides, il se découvrait le front et marchait la tête basse. Il disparut enfin au détour d'un sentier. Alors Pierre Barance essuya, du revers de sa main, deux grosses larmes qui sillonnaient ses joues sans qu'il s'en aperçût, et d'une voix attendrie :

« Pauvre garçon! fit-il, pauvre garçon! seul sur le chemin de sa demeure! seul sous son toit croulant! seul dans la vie, seul toujours et partout! c'est par trop de solitude! ma petite Paule, si nous voulions être tout à fait bons, mais là, tout à fait, nous lui offririons l'hospitalité chez nous pendant les premiers jours de son deuil; qu'en dis-tu? »

— L'hospitalité! s'écria Paule, comme si elle sortait d'un rêve; l'hospitalité... chez nous?... Mais, père, vous n'y pensez pas! d'abord, il refuserait; et puis... serait-ce convenable?

Le chasseur, un peu confus, eut un mouvement d'impatience :

Au diable les convenances! faillit-il riposter. Mais, se calmant :

— Tu as raison, fit-il; nous autres hommes, il y a un tas de petites choses que nous ne voyons pas. Les convenances... l'étiquette... les femmes s'y entendent, il faut le reconnaître; mais, on peut convenir aussi qu'elles s'exagèrent parfois les exigences du décorum et que... allons, je barbote. Prends que je n'ai rien dit, et n'y pensons plus. »

Pierre Barance n'y pensa pas longtemps, en effet; il fut distrait de cette préoccupation par une invitation qui l'attendait au logis :

Les sangliers, cantonnés dans la forêt de Goulène, faisaient des leurs, à ce qu'il paraît; et les riverains prenaient leurs escapades en fort mauvaise part. Ils avaient donc lancé leurs doléances, leurs réclamations, leurs pétitions jusqu'à la préfecture elle-même; des battues officielles s'organisaient et le zèle intelligent de monsieur Barance trouvait naturellement là une excellente occasion de s'exercer dans toute sa fougue.

Le chasseur, qui devait établir son quartier général près de la forêt pour plusieurs jours, quitta les Ormes avec une satisfaction visible, malgré la petite moue de Paule que cette absence attristait et les prédictions sinistres de l'aïeul qui déclarait la saison contraire à toute espèce de déplacements et d'entreprises au dehors.

Ces quelques jours de solitude pesèrent assez lourdement sur Paule, confinée au logis par les rigueurs prématurées de l'hiver; elle eût voulu appeler Antoinette auprès d'elle; mais elle ne l'osait pas... Antoinette qui devait savoir comment elle avait accueilli son frère ne lui en garderait-elle pas rancune? et puis, sa présence était bien nécessaire au foyer paternel où venait de se faire un si grand vide!

Monsieur Leclerc prêchait une retraite à ses paroissiens et ne sortait pas de sa cure ou de son église.

La douairière de Chabrols ne reparaisait point aux Ormes où, d'ailleurs, sa présence était peu désirée.

Les châteaux d'alentour, dépeuplés pour plusieurs mois, n'envoyaient plus de visiteurs à leur voisinage.

Et, de Mâcon, personne ne se sentait le courage d'affronter le vent du nord soufflant sur les hauteurs de Charnay.

Quant au solitaire de Montaignu, son deuil l'enfermait, tout naturellement, chez lui.

Paule, déjà si riche de son propre fonds, devait encore à sa bonne éducation assez de savoir et de talent pour ne pas souffrir de la solitude; et, jusque-là, elle ignorait cette sotte et lamentable chose qu'on nomme l'ennui. Mais elle se trouvait alors dans une disposition d'esprit toute nouvelle; la récente rupture de ses habitudes dans un far niente mondain, les hommages qui marquaient, dès le début, sa vie de jeune fille, la perspective mystérieuse d'un avenir plein de promesses, toutes ces choses la jetaient brusquement hors de sa voie; et, dans un trouble qui ne manquait pas de charmes pourtant, elle se sentait un immense besoin d'épanchements et de conseils.

Sans doute, le grand-père eût prêté une oreille complaisante à ses confidences; mais, les aurait-il comprises? quant à ses conseils, il était prêt à les lui prodiguer: cependant, s'il savait prescrire les précautions hygiéniques opportunes, prévoir la fièvre et conjurer les refroidissements, on l'eût embarrassé bien fort en le consultant sur

certaines situations morales; or, celle où se trouvait Paule était justement de ce nombre.

Elle écrivit à la mère Eudoxie; mais elle fut mécontente de sa lettre et la jeta au feu. Alors elle se sentit un immense besoin de prier; elle compara les jours pleins et pieux du couvent au gaspillage actuel de ses heures et se promit d'en régler mieux l'emploi.

Elle entreprit alors de se dresser à elle-même un règlement de vie qu'elle observerait fidèlement, et se mit à couvrir plusieurs pages de ses différents articles; mais elle déchira ces pages l'une après l'autre: tantôt ces règles volontaires lui semblaient d'une trop grande sévérité; tantôt elle leur reprochait une extrême indulgence.

Elle prit enfin le parti de ne pas s'en rapporter à elle-même dans cette grave question et résolut d'aller trouver son curé, puisque son curé ne pouvait pas venir à elle.

Déjà elle avait franchi une partie du chemin, escortée par la grosse Catherine qui soufflait bruyamment. Un pâle soleil d'hiver faisait scintiller le givre; le sol, durci par la gelée, résonnait sous les pas et d'innombrables croassements de corbeaux s'entrecroisaient dans les airs; l'aspect mélancolique de la nature n'attristait point la jeune fille à ce moment: la marche, le grand air, les résolutions énergiques lui fouettaient le sang, lui stimulaient l'esprit et c'était d'un pas allègre qu'elle marchait en avant.

Tout à coup, elle entendit un bruit de roues et de grelots; une voiture s'avancait rapidement; elle la reconnut aussitôt: c'était celle de son père. Elle n'attendait pas encore Pierre Barance, pourtant.

Un pressentiment affreux lui serra le cœur.

La voiture était vide.

Jacques, qui la conduisait, arrêta les chevaux devant la jeune fille.

« Que signifie ce retour? Pourquoi êtes-vous seul? Comment se fait-il que je ne vois pas mon père avec vous? »

Jacques, tout à fait incapable de répondre par un seul mot à tant de questions, se taisait.

« Vous me faites mourir d'impatience! reprit Paule; où est mon père? »

— Là-bas.

— Là-bas? ce n'est pas une réponse. Qu'est-ce que cela veut dire, là-bas?

— L'hôpital.

— Mais vous rêvez? mon père à l'hôpital?... à quel hôpital? mais parlez donc?

— Cluny...

— Mais, alors... il est...

— Blessé.

— Ah! mon Dieu! blessé?... il a reçu un coup de feu?

— Non...

— Mais dites-moi donc, vite, malheureux...

— Le sanglier...

— Ah! c'est horrible! est-il en danger?

- Non.
- Il souffre beaucoup ?
- Oui.
- Il ne peut se faire transporter ?
- Non.
- Vous venez me chercher ?
- Oui.

M. Barance n'appelait nullement sa fille auprès de lui ; mais Jacques avait parfaitement deviné que la présence de Paule lui serait bonne.

La veille, au moment où il allait daguer lui-même un ragot de formidable apparence, la bête, renversant les chiens qui la harcelaient, s'était élancée d'un bon suprême sur le chasseur pris à l'improviste, et l'on avait pu trembler un instant pour sa vie.

Grâce à Dieu elle était sauve !

Mais quelques jours d'un repos absolu et de soins intelligents paraissaient indispensables à la guérison du blessé. Ces soins, il ne pouvait les recevoir de mains inexpérimentées ; ce repos, il ne le trouverait pas dans une auberge de village envahie par les rouliers, les braconniers et les vagabonds en quête d'aventures. Il se fit donc transporter à l'hôpital ; la ville de Cluny touchait de si près au théâtre de l'accident que ce transport n'offrait aucun danger.

Quand il vit sa fille entrer dans la petite chambre où la souffrance le retenait alité, il eut comme un éblouissement de joie ; il lui sembla que le soleil et le printemps à la fois l'enveloppaient de leurs caresses.

« Oh ! ma sœur, voilà qui est méritoire ! » lui dit-il en souriant.

La sœur, pour justifier ce titre, voulut entrer en fonctions immédiatement ; mais elle dut reconnaître elle-même combien un certain temps de noviciat lui eût été nécessaire, car ses doigts, si habiles à voltiger sur les touches d'un piano, commirent plus d'une maladresse au préjudice du blessé.

« Décidément, sœur Thècle s'y entend mieux que toi, ma chérie. Laissons-la faire et contentons des soins de luxe. »

Dans « les soins de luxe » Paule retrouva toute sa supériorité : personne ne racontait avec une grâce plus originale ; son esprit enjoué, ses vives réparties ensoleillaient la conversation et quand elle lisait haut, le timbre de sa voix, la pureté de sa diction faisaient valoir le style le moins remarquable.

Pierre Barance était sous le charme de cette grâce, de cet esprit, de cet enjouement et les heures passaient avec plus de rapidité qu'il n'eût osé l'espérer.

Toutefois, craignant qu'une réclusion continue ne nuisit à la santé de Paule, il exigea qu'elle répondît aux avances aimables du juge de paix et de ses filles. Tout le temps qu'elle ne consacrait pas à son père, elle le passait chez eux, et comme la convalescence du malade avançait

rapidement, il y eut, en l'honneur de mademoiselle Barance, quelques réunions intimes chez le magistrat.

Ces distractions, parfaitement innocentes en elles-mêmes, étaient-elles bien opportunes ? n'entraient-elles point l'action de la Providence qui avait peut-être ménagé ce passage de Paule en un lieu de souffrance et de prière dans des vues toutes maternelles ?...

Certes la promenade ne manquait pas de charme et le salon du magistrat s'ouvrait parfois à d'agréables causeurs ; mais, y avait-il, en tout cela, autre chose qu'une distraction fugitive dont le souvenir lui-même s'effacerait le lendemain ?...

Si Paule se fût liée plus intimement avec sœur Thècle et ses pieuses compagnes ; si elle se fût initiée aux touchants détails de leur admirable vie ; si elle eût affronté, en leur compagnie, certaines répugnances pour recueillir certaines émotions, alors, peut-être, eût-elle compris le sens de bien des choses qui lui demeurèrent cachées... la lumière se fût faite sur sa voie et l'avenir eût dépendu de ces quelques jours de recueillement et de méditation.

Mais Paule n'entra dans les salles de souffrances que pour en sortir aussitôt, l'œil offensé, le cœur assombri ; elle n'entendit les plaintes que pour se boucher les oreilles en gémissant elle-même de ce que la vie était si dure à quelques-uns. Elle admira le dévouement des saintes femmes mais elle en eut peur parce que, restant à distance, n'entrant pas elle-même dans ce courant d'amour infini qui a Dieu pour principe et pour fin, elle n'en comprit pas, elle n'en pressentit pas les austères délices.

Un jour, arrivant chez ses jeunes amies, elle perçut, dès le vestibule, un bruit confus au salon ; à mesure qu'elle avançait, les voix se faisaient plus distinctes et, au moment de pousser la porte entr'ouverte, elle entendit :

« Vous êtes sûre que le docteur Aldin a refusé l'invitation de madame Mévusse ? »

— Tout ce qu'il y a de plus sûr au monde.

— Après tout, je ne m'en étonne plus puisque mademoiselle Barance n'assistera point à cette soirée. »

L'entrée de Paule interrompit les interlocutrices qui se troublèrent à sa vue ; elle n'y prêta qu'une demi-attention et ne s'émut pas de l'incident ; mais, de retour auprès de son père, elle s'en souvint et se mit à le méditer. Peu à peu, la lumière se faisait en elle-même et, à mesure qu'elle y voyait plus clair, une sorte de dépit embarrassé rapprochait l'un de l'autre ses sourcils finement dessinés.

Le docteur Aldin soignait la blessure de Pierre Barance ; évidemment, cette blessure n'offrait plus aucun danger ; elle s'était comportée de la façon la plus réglementaire, en blessure bien prise et surtout bien comprise ; les religieuses de

l'hospice affirmaient n'avoir jamais vu guérison plus rapide; Paule, malgré son inexpérience, constatait l'état satisfaisant du membre endommagé, mais le docteur hochait encore la tête, avançait les lèvres d'un air équivoque en examinant la cicatrisation et retardait de jour en jour son *exeat*.

« Je n'ai jamais vu M. Aldin si peu confiant ! remarquait la supérieure.

— M. Adin devient hésitant et timoré d'une étrange façon ! répliquait sœur Thècle ; non-seulement son malade est transportable depuis plusieurs jours, mais, encore, j'affirme qu'il lui serait bon de changer d'air et de retourner chez lui. »

Paule rapprocha ces remarques du lambeau de phrase surpris dans la journée... de rapprochements en rapprochements, elle en fit bien d'autres encore et sa conclusion fut qu'elle devait retourner immédiatement aux Ormes sous peine de jeter elle-même « un troisième homme à la mer. »

Le trouble du docteur, en apprenant cette résolution, en confirma l'opportunité.

Le jeune praticien pâlit, balbutia et conclut, à son tour, que le père pouvait accompagner sa fille.

« Comment ? vous me renvoyez comme cela sans plus de cérémonie ? vous prétendez vous débarrasser de moi tout net ? J'y souscris ; mais prenez garde... si je m'en vais : c'est pour revenir ! Je tiens à vous faire ma visite de remerciements, ganté de frais et chaussé de neuf.

— Ces remerciements que vous croyez me devoir, permettez-moi d'aller, au premier jour, les recevoir chez vous, monsieur, et, si vous attribuez à mes soins le retour de votre santé ne me défendez point d'aspirer à une récompense qui... que... dont... »

Pauvre docteur ! lui qui ne sourcillait pas en désarticulant un membre, il ne put jamais terminer sa phrase ; et, la rougeur au front, il s'enfuit piteusement sous un prétexte invraisemblable.

En effet, au premier jour, il la fit cette visite mémorable. Mais Paule s'en aperçut à peine, car il se contenta de traverser le salon pour s'enfermer avec M. Barance et M. Chauvet dans la bibliothèque. Seulement elle vit son père secouer la main du jeune homme en recevant ses adieux et elle entendit la voix de son aïeul répéter :

« Si cela dépendait de moi, ce serait fait tout de suite. Je professe une haute estime pour les médecins, en général, et pour vous en particulier, car mon gendre ne m'a point caché ce qu'il doit à votre science comme à votre dévouement.

— Ah ! c'est trop fort ! murmura la jeune fille ; ne les voilà-t-il pas enjôlés, maintenant ! n'importe : toute la faculté conspirerait contre moi, que je saurais me défendre. »

« De Paris, » prononça Jacques, apportant une lettre à Paule.

L'enveloppe, aux armes des Lubecque, était doublée de rose et répandit, en s'ouvrant, un suave parfum de verveine. Le style avait la rose couleur du papier ; l'on eût dit que cette joyeuse teinte fût choisie uniquement par la jeune baronne. Elle la répandait sur elle, autour d'elle, partout ! et s'obstinait à en badigeonner l'existence.

Certainement l'heure viendrait où les nuances grises estomperaient son horizon, en dépit de ses efforts pour les effacer ; où les devoirs négligés se presseraient devant elle comme de funèbres accusateurs avec les sombres conséquences des négligences accumulées ; où les joies menteuses, les faux bonheurs se dépouilleraient de leurs masques trompeurs pour se révéler à elle dans leur poignante nudité...

Oui, cette heure viendrait... on n'y échappe point ! Mais elle n'avait pas sonné encore ; et, sans la pressentir, la petite baronne butinait joyeusement, de fleur en fleur, sa récolte quotidienne de plaisirs et de succès mondains.

Après les folles professions de foi qui lui étaient habituelles, après les généralités frivoles qui formaient le fond de ses discours, elle en venait aux personnalités et faisait à Paule vingt questions sur elle-même, les entremêlant de réticences piquantes, de promesses mystérieuses, de demi-mots qui intriguaient fort la jeune fille. Elle lisait entre les lignes, beaucoup plus qu'il n'était à propos de le faire ; et elle entrevoyait un Prince Charmant dans le sillage rose de son amie, un Prince Charmant façonné tout particulièrement pour elle par les soins affectueux de cette aristocratique personne.

Cette illusoire impression lui mettait le sourire aux lèvres quand son père entra dans sa chambre, d'une allure embarrassée qu'il n'avait pas d'ordinaire : Pierre Barance et monsieur Chauvet prévoyaient une certaine résistance à leur attaque matrimoniale ; et, avec une habileté naïve que la pensionnaire la moins avisée eût percée à jour, ils avaient concerté les dispositions stratégiques dont ils attendaient le succès.

« N'usons pas toutes nos forces à la fois ! recommandait l'aïeul ; essayez le premier feu, mon cher ami ; portez le premier coup ; et, la brèche faite, je donnerai à mon tour, comme les troupes en réserve, et je tâcherai d'emporter la place. »

Docile à ce programme, Pierre Barance se lança bravement à l'assaut ; mais, en dépit du proverbe qui dit :

« Il n'y a que le premier pas qui coûte », il fit ce premier pas plus facilement que le second.

Dans cette chambre blanche et bleue où flotait une atmosphère virginale, il se sentit saisir d'un étrange embarras ; devant cette enfant charmante dont il était l'heureux père, il fut soudainement plus intimidé qu'en face du ragot de Goulène.

Il toussa pour s'affermir la voix, il secoua du revers de son paletot des grains de poussière qui n'y étaient point; et comme les grands yeux interrogateurs de sa fille demeuraient fixés sur lui avec étonnement, il prit un parti définitif :

» Ma chère enfant, tu me vois un peu confus de... manquer à ma parole.... Je t'avais promis, quand nous avons renvoyé bredouille ce pauvre Georges Naire, je t'avais promis de ne plus te parler mariage de longtemps. Malheureusement... ou heureusement... oui certes : heureusement, les circonstances me contraignent à revenir sur ce sujet sans plus attendre.... hum.... hum.... décidément, je m'enrhumé. »

Et monsieur Barance, déjà essoufflé, se tourna vers la porte comme si elle devait immédiatement livrer passage à l'armée de réserve.

Mais la porte resta close.

Paule, le coude sur son genou, la joue sur sa main, le regardait toujours en silence, de bas en haut.

« Hum... hum! où en étais-je?... sans plus attendre! Eh bien! donc, mon enfant, pour ne pas te laisser prendre une fausse piste, je te mettrai immédiatement sur la voie: il faut te marier.

Le coude de Paule ne quittait pas son genou et sa joue ne quittait pas sa main.

« Il faut te marier!... »

Cette fois Paule se croisa les bras et s'appuya la tête au dossier de son fauteuil.

« Et pourquoi faut-il cela? demanda-t-elle avec lenteur...

— Mais parce que... drôle de question!

— Pourquoi faut-il cela?... répéta Paule aussi lentement.

— Enfin parce que... tout le monde se marie; les femmes ne sont créées et mises au monde que pour cela, parbleu!

— Même les sœurs de charité, les religieuses de tous ordres, les vieilles filles par vocation comme mesdemoiselles Bertus, mademoiselle de Grosne et mademoiselle Sennecé?

— Ta, ta, ta!... l'ainée des Bertus est demeurée romanesquement fidèle à une passion malheureuse : Dieu t'en préserve! la seconde n'a pu apprivoiser aucun époux : elle parlait en vers alexandrins, faisait des citations latines et ne mangeait que de la gelée de coings, ce qui la rendait jaune, oh! mais jaune!... Dieu t'en garde! Mademoiselle de Grosne croyait compenser son manque de dot par un luxe effréné; et mademoiselle Sennecé se montrait si accueillante pour les prétendants, si désireuse de les enlever elle-même jusqu'au pied des autels, qu'ils en prenaient la fuite. Toutes ces pauvres filles, aujourd'hui, prisent du tabac, font des patiences et portent le

joug d'un toutou de poche! te vois-tu, dans vingt ans d'ici, prisant du tabac, faisant des patiences et portant le joug d'un toutou de poche!...

Paul ne put s'empêcher de rire.

« Ces raisons me paraissent convaincantes, conclut-elle; et je suis prête à m'y rendre, si... »

M. Barance chercha instinctivement sa trompe pour sonner l'hallali.

Il ne songeait plus à l'armée de réserve.

« Si, continua Paule, en réprimant un nouveau sourire, si vous avez à m'offrir un diamant sans paille, un soleil sans tache, un mari sans défaut. A ce prix, seulement, je mets l'abdication de ma liberté. »

M. Barance ne chercha plus sa trompe et regarda, de nouveau, la porte :

« Mon Dieu, je ne prétends pas que le docteur Aldin, car c'est de lui qu'il s'agit, je ne prétends pas que cet habile et amoureux praticien soit une perle du plus pur Orient, bien que ce soit une perle! et je te le montrerais loyalement, tout de suite, par son vilain côté :

« Il n'est pas chasseur! »

« C'est un tort, j'en conviens; mais enfin, nul n'est parfait en ce monde, pas même moi qui me laisse découdre sottement par un ragot à moitié démonté! Donc, le docteur Aldin n'est point parfait. Mais, à part cela, il réunit tout ce qui peut flatter le cœur et même l'orgueil d'une femme : savoir, intelligence, caractère, considération, jeunesse et même fortune, ce qui ne gâte rien. Ajoute à cela une santé de fer, une famille honorable, une maison avec des dépendances assez vastes pour y loger trois meutes; et, ma foi, s'il t'en faut davantage pour t'estimer heureuse... »

Paule détournait la tête et son visage se rembrunit. On entendit le bruit d'un pas lent sur l'escalier : celui de l'armée de réserve, sans doute...

« Il n'est que temps! fit Pierre Barance en regardant plus que jamais la porte. »

Mais le pas s'arrêta subitement; une lourde chute ébranla le parquet et tous les habitants de la maison, accourus au bruit, demeurèrent dans la consternation en présence de l'aïeul inanimé :

« Grave... » déclara Jacques emportant le vieillard sur son lit.

C'était grave, en effet, cette congestion imprévue; si grave que le vieillard, dans les quelques jours d'agonie qui suivirent, ne recouvra ni l'usage de ses membres, ni celui de la parole et qu'il s'endormit silencieusement du dernier sommeil, sans avoir pu plaider la cause de son client!

MÉLANIE BOUROTTE.

(A suivre.)

A MES AMIS ABSENTS

ÉPITRE

A vous ces vers ! Quand vous les aurez lus,
 Bien chers amis, ne m'en demandez plus.
 Que si la gloire, autrefois mon idole,
 Devant mon seuil posait sa girandole,
 Me ravissant, je lui dirais : Passez !
 Un simple mot, un regard, c'est assez.
 J'ai trop vécu pour porter avec grâce
 Vos nœuds dorés : Train de reine embarrasse ;
 L'âpre laurier que l'on cueille à Paris
 Cachera mal mes cheveux déjà gris.
 Mais dérober à l'été qu'il devance
 Le frais bouton du Laurier de Provence ;
 Mais demander aux noirs eucalyptus
 L'ombre et les fleurs que nos arbres n'ont plus ;

Mais respirer jusqu'au fond des vallées,
 Mers du Midi, vos haleines salées ;
 Mais savourer comme un rayon de miel
 La paix du cœur sous l'azur d'un beau ciel ;
 Mais, comme un dieu, boire à ces sources vives
 L'oubli profond des choses fugitives,
 Voilà mon lot !... Vous dites : Que fait-il ?
 En le flattant j'adoucis mon exil,
 Je pense à vous mes amis de tout âge,
 De tout pays ; avec vous je partage
 Les biens, les maux, et mon plus grand souci
 De vous savoir... là-bas, étant ici.

LUDOVIC DE VAUZELLES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

DU CHOIX DES ALIMENTS

Mouton. — La chair du mouton doit être rouge foncé, ferme et d'un grain serré ; sa graisse blanche et dure. Si le mouton a été tué trop jeune, on le sent à la *tendresse* de la viande quand on la pince ; s'il est trop vieux, le pinçon que vous faites dans sa chair laisse un pli.

Dans le bon mouton, la graisse se détache spontanément ; dans le vieux, elle est retenue par des filets nombreux. Dans le mouton mort de maladie, la viande est pâle, la graisse jaunâtre ; la chair se détache des os. — L'été est une mauvaise saison pour le mouton.

Agneau. — L'agneau doit être employé frais tué. On reconnaît que le quartier de devant est frais, à la grosse veine du cou qui est bleuâtre dans ce cas et verdâtre dans le cas contraire. Pour le quartier postérieur, on reconnaît qu'il est trop vieux si la graisse des rognons exhale une légère odeur et si le jarret a perdu sa fermeté.

CONFITURE DE CERISES

Faites un sirop de sucre, en faisant fondre du sucre dans de l'eau, dans la proportion d'un verre d'eau par kilogramme de sucre employé. Faites bien cuire (cuisson dite au grand lisse). Prenez des cerises assez mûres, enlevez-en les noyaux et les queues. Jetez vos cerises dans votre sirop, dans lequel vous aurez fait entrer un poids de sucre égal au trois quarts du poids de votre fruit. — Faites faire quelques bouillons, puis retirez du feu, transvasez et laissez reposer — si c'est le soir — jusqu'au lendemain matin. Alors retirez vos cerises et faites-les égoutter. Mélez au sirop du jus de groseilles dans la proportion d'un dixième, environ, du poids des cerises. Faites bouillir une heure, écumez ; ajoutez vos cerises ; faites bouillir de nouveau quelques minutes, écumez encore, retirez et mettez en pots.

REVUE MUSICALE

Cinq-Mars. — Messe de M. L. Tarbé. — I Puritani.
Soirée de madame L. Viardot.

Le roman et quelques histoires qui ne brillent pas par l'exactitude ont fait du courtisan Henri d'Effiat de Cinq-Mars une figure sentimentale, destinée à remuer les passions ou à éveiller des sentiments tendres dans l'esprit des lecteurs. Alfred de Vigny, qui était fort jeune quand il composa le livre que nous avons tous lu, en avait fait une sorte de poème en prose, auquel il dut une réputation d'écrivain distingué. Dans ce roman, Cinq-Mars et son ami de Thou sont deux héros parés de qualités éclatantes, mais fatalement voués à l'échafaud. La grande physionomie de Richelieu, considéré comme un bourreau sans justice et sans pitié, forme le côté sombre de ce tableau où brille le soleil de la jeunesse. En effet d'Effiat avait alors vingt-deux ans. Jeté dans le monde austère ou plutôt ennuyé de la cour de Louis XIII, il y ramena les fêtes, les folies, les plaisirs. Nommé grand écuyer du roi, il sut prendre, sur l'esprit de son maître, une influence, sous les auspices de laquelle il se crut tout permis. Passant des salons de la princesse Marie de Gonzague au boudoir de Marion Delorme, un peu querelleur et facile à tirer l'épée hors du fourreau, il afficha l'autorité d'un monarque et n'accepta nulle remontrance. Entraîné dans un plan de conspiration qui menaçait la tranquillité et même l'honneur de la France, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté; telle est l'histoire. Il eût été difficile aux auteurs du libretto de faire quatre actes sur l'exposé unique de ce sombre événement. Or, nous savons tous qu'il faut à un opéra, aussi bien qu'à une comédie, une somme d'intérêt indispensable à la réussite de l'ouvrage. Le compositeur de la musique avait besoin lui-même d'éléments dramatiques. Il fut donc décidé entre M. Charles Gounod et MM. Paul Poirson et Louis Gallet qu'on suivrait presque en tous points le roman d'Alfred de Vigny, ce qui fut fait.

En face de ce poème palpitant, où les oppositions se multiplient, M. Gounod a pu donner ample carrière à son goût, à sa science et à son talent de coloriste. Les épisodes d'un bal chez Marion Delorme, la chasse royale de la forêt de Saint-Germain, la fatalité qui pousse Henri à ourdir une conspiration, et enfin l'échafaud de Lyon; il y a là une telle succession de situations

différentes, un tel mouvement, des nuances si diverses, que l'éminent musicien n'a eu qu'à choisir le genre qu'il voulait aborder.

La première partie de la partition se compose d'une marche au supplice, qu'on retrouve à la fin plus étendue et plus développée. Un chœur écrit avec beaucoup d'élégance et de vivacité :

A la Cour vous allez paraître ..

est suivi d'un duo entre De Thon et Cinq-Mars, lisant leur destinée dans un récit légendaire. Puis vient un ensemble :

Reine! vous serez reine!

auquel succède un chœur en sol :

Allez par la nuit claire,
Beau voyageur....

d'un effet très-mélodique.

La cavatine de Marie :

Nuit resplendissante,

touchante confidence de jeune fille aux étoiles, a un charme plein de grâce mélancolique.

Le duo qui la suit :

Faut-il donc oublier les beaux jours envolés?

a été moins apprécié du public; mais il a été suivi d'une délicieuse ritournelle.

On a fait bisser la chanson de Fontrailles :

On ne verra plus dans Paris
Tant de plumes et de moustaches.

Arrive, un peu plus loin, un fort beau trio dont le souffle puissant a fait frémir tout l'auditoire.

Passons maintenant au bal offert par Marion, où se trouve un vif et charmant madrigal :

Bergers, voulez-vous connaître
Le pays dont l'amour est maître?

Le divertissement, une pastorale de l'Astrée, a produit un effet immense. Un motif de cor, avec écho de clarinettes et de hautbois, a terminé cette scène chaudement acclamée par le public.

C'est alors que se déroule l'action palpitante de l'opéra. Les sinistres conspirateurs font leur entrée au bruit sourd de l'orchestre accompagnant ce chœur :

Viendra-t-il?

Les gammes chromatiques des instruments à cordes semblent gronder et menacer. On sent dans l'air, à ce moment, quelque chose de terrible ! Une sorte de fanfare farouche est entonnée par les conjurés. Les touchants apartés de De Thou :

Signer avec l'Espagne un traité d'alliance !

s'entendent à peine sous le bruit des voix furieuses des conspirateurs.

On s'achemine vers le dénouement lugubre qui termine l'opéra.

Un trio très-passionné et très-palpitant, et le sombre duo du père Joseph, dont les auteurs ont fait une sorte de traître de mélodrame, forment, avec quelques épisodes, le troisième acte. On y a aussi remarqué un hallali très-neuf et très-énergique de la chasse royale.

Nous devons citer, au dernier acte, une cavatine où se trouve une très-belle phrase en *ré bémol*, chantée par Cinq-Mars, puis un duo :

A ta voix le ciel s'est ouvert....

entre le même et Marie de Gonzague, duo plein d'âme et de tristesse que l'auditoire a redemandé.

Enfin la pièce finit par la marche au supplice, chantée à l'unisson :

Seigneur, soutiens notre âme chancelante,

admirable cantique qui a couronné une des plus remarquables œuvres qu'on ait entendues depuis longtemps.

..

Bellini avait le génie de la poésie musicale. Aucun autre maître n'a touché avec tant d'âme aux cordes sensibles de l'être humain. Il savait faire sentir, aimer et souffrir les natures susceptibles d'émotion; rien n'est plus profondément remuant que ses mélodies mélancoliques. Lorsqu'il abandonnait ce genre particulièrement propre à son organisation, il devenait plus faible dans ses compositions, et les critiques sérieux qui savaient rendre hommage aux qualités rares dont il était doué, l'attaquaient sur les défauts qui se remarquaient dans ses partitions. Il eut cependant le bonheur de trouver de sublimes interprètes, et lorsque dans *I Puritani*, par exemple, on entendit M^{lle} Grisi, Lablache, Rubini, Tamburini, il n'y eut en France qu'un cri d'admiration pour le compositeur et les chanteurs. Mais les temps ont bien changé ! Les grands artistes dont nous parlons n'ont pas laissé de successeurs, et, sauf quelque célébrité isolée qui sait encore enthousiasmer les foules, on ne rencontre plus, dans nos théâtres lyriques, de ces virtuoses rassemblés dont nous avons gardé un si chaud souvenir.

Eh bien ! M^{lle} Albani vient d'opérer l'incroyable prodige de réveiller ces émotions, et même, disons-le très-haut, elle a produit un effet plus saisissant ou plutôt plus pénétrant que la Grisi.

Dès qu'elle chante, on ne fait plus attention à l'orchestration qui n'est peut-être pas absolument à la hauteur de l'époque. On dirait que l'âme de Bellini souffle des accords célestes à cette cantatrice qui, elle aussi, est une âme. Quoi de plus profondément touchant que cet andante d'Elvire au 2^e acte d'*I Puritani*,

Qui la voce sua soave.

M^{lle} Grisi, la créatrice du rôle, avait plus d'énergie, de verve et de puissance de voix dans cet air émouvant; mais elle était moins tendre, moins simple, moins vraie; elle frappait l'esprit, elle ne s'adressait pas à l'âme. La polacca du premier acte elle-même, écrite pour la grande virtuose, prend dans la voix de l'Albani des teintes d'une tendresse inconnue jusqu'ici. L'expression chez elle est toujours juste; elle n'enfle pas le son en vue d'un effet à produire; elle chante: on pleure; toute sa gloire est là.

Des pluies de fleurs, et ajoutons des écrins de pierres précieuses sont tombés aux pieds de la cantatrice, à la façon russe. Mais il faut dire que cette soirée était à son bénéfice.

À côté d'elle, Pandolfini et Nannetti ont obtenu de nombreux bravos. La strette du fameux duo des deux basses, qu'enlevaient si victorieusement autrefois Lablache et Tamburini, a même été bissée par acclamation. Bref, la soirée a été splendide.

Il est de ces soirées particulières qui mériteraient un historiographe, aussi bien que les plus beaux concerts publics. De ce nombre sont celles dont, tous les jeudis, M. et M^{me} Viardot font les honneurs avec tant de grâce et de distinction, dans leur charmant hôtel de la rue de Douai, un véritable musée artistique. On comprend ce que peuvent être des séances musicales dans un milieu où les artistes les plus éminents sont heureux de se produire, sous les auspices d'une famille où le talent est héréditaire. Dernièrement, dans le quatuor en *la*, pour instruments à cordes, de Schumann, la partie de premier violon a été supérieurement tenue par M. Paul Viardot fils qui, cette année, dès ses premiers débuts, a pris rang parmi nos premiers virtuoses violonistes. M^{me} Héritte-Viardot a chanté, en s'accompagnant elle-même, de très-originales mélodies de Massenet, d'une voix timbrée, expressive, et avec un sentiment et une méthode dont sa mère lui a transmis le secret. Un autre artiste dont nous avons oublié le nom a parfaitement interprété un air de Handel. M^{me} Duvivier, dans l'air de la *Reine de Saba*, de Gounod, a obtenu le succès qui ne pouvait faire défaut à la Marguerite de la *Damnation de Faust* de Berlioz. Enfin on a entendu M^{me} Viardot elle-même, et nous avons admiré particulièrement son magnifique talent de pianiste, car avec M^{me} Montigny-Remaury, elle a joué le concerto de Bach à deux pianos, qui a produit le plus bel effet. Puis, la

grande cantatrice, qui a été l'honneur de la scène lyrique française comme de la scène lyrique italienne, a chanté deux des plus grandes inspirations de Gluck, la scène finale d'*Alceste* et l'évocation de la haine dans *Armide*, avec ce profond accent dramatique et cette puissance d'expression qui électrisaient toute la salle, quand elle chantait dans *Orphée* :

J'ai perdu mon Euridyce.

C'est évidemment une grande faveur que d'être admis à faire et à entendre de la musique dans l'hôtel de la rue de Douai.

..

La grande musique sacrée, dont les auteurs modernes ne semblent pas assez se préoccuper,

est cependant ce que l'art peut créer de plus émouvant, de plus magistral et de plus beau. C'est que cet art est soutenu par l'âme, par la foi, par toutes les puissances spirituelles de l'être humain. M. L. Tarbé, un musicien très-distingué, l'a bien comprise, lui, cette vérité incontestable ! Il vient de composer une charmante messe à deux voix égales, avec accompagnement d'orgue ou de piano, et complétée d'un morceau d'offertoire pour orgue, d'une mélodie simple et gracieuse. Le style général de cette messe est très-religieux, la phrase très-mélobieuse et bien conduite. Pour citer ce qui nous a plu d'avantage, il faudrait nommer chaque partie de cette œuvre qui nous paraît appelée à un véritable succès. — Éditeur, M. Lemoine, 67, rue Pigalle.

MARIE LASSAVER

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah ! mon Dieu ! comme les jours s'envolent ! comme les mois et les années s'écoulent rapidement ! comme la vie passe vite ! en détail les heures semblent longues ; nous regardons impatiemment les pendules pour nous assurer que l'aiguille marche ; nous comptons les minutes qui nous semblent parfois s'allonger singulièrement ; et toutes ces minutes, toutes ces heures, tous ces jours accumulés, toute cette masse composant le formidable ensemble qu'on nomme le temps, nous paraît, à distance, avoir eu la durée de l'éclair. Je me disais tout cela hier devant les Michelin qui nous arrivaient de « leur endroit, » comme dit le bon cousin.

Quand j'interroge mes souvenirs ou plutôt quand je les laisse parler, ils me montrent cet excellent homme portant la tête haute et marchant les épaules effacées ; son abondante crinière de couleur fauve semble solliciter le secours des ciseaux ; sa barbe touffue ne compte pas un fil d'argent ; il parle d'une voix pleine et joyeuse ; il mange d'un appétit homérique et lance à tout propos de sonores éclats de rire.

Sa femme s'habille de couleurs claires, lisse complaisamment ses cheveux noirs et montre en souriant des dents blanches et régulières, que l'on croirait disposées à croquer des pommes vertes ou des dragées de Verdun.

Et puis, entre eux, voici la petite Michelin rasée toutes les semaines parce qu'elle a trop de cheveux et que cette abondante végétation lui fait mal à la tête. Elle a des habitudes assez fâcheuses, cette petite Michelin : elle tache ses robes et celle des autres ; elle grimpe sur les fauteuils avec des pieds crottés, elle touche à tout comme s'il n'y avait point de mal à cela, et quand on veut lui faire dire bonjour à la dame, elle répond en reniflant :

« Je ne veux pas ! »

Oh ! la vilaine petite Michelin !

Tel est le groupe de famille que mes souvenirs me montrent et ces souvenirs-là ne me semblent pas reculer au delà d'hier...

Hélas ! cette hallucination de ma mémoire est bien vite rectifiée par mes yeux :

La crinière fauve et la barbe dorée s'argentent sous les doigts du temps ; la tête fière s'incline comme si l'expérience de la vie avait coulé du plomb dans le cerveau, trop ardent jadis ; les épaules robustes se voûtent sous le poids des ans, et le cousin Michelin lui-même s'appelle un vieillard. L'an dernier, quand il est venu nous voir, il se teignait les cheveux ; je l'avais constaté à leur teinte verdâtre ; aujourd'hui franchement il laisse la neige foisonner sur sa tête ;

il a reconnu l'inutilité de sa lutte avec le temps, et se déclare vaincu.

La cousine aussi abdique sans arrière-pensée toute prétention juvénile : bien qu'elle n'ait plus de dents blanches à montrer, elle rit de fort bon cœur ; elle ne cherche pas à dissimuler l'ampleur de sa taille et quand elle se coiffe d'un bonnet pour cacher ses « plaques », ce bonnet, jeté de côté maladroitement et campé au hasard, laisse entrevoir des vides et des clairières d'un misérable aspect.

Mais la cousine ne s'en chagrine pas ; non, certes : si elle est chauve maintenant, sa fille a tant de cheveux et des cheveux fins, brillants, soyeux, comme on n'en voit guère ! s'il n'y a plus que des ruines branlantes et des vides gênants sous les lèvres flétries de la mère, la fille fait étinceler en souriant un écrin si complet de perles éclatantes ! Qu'importe à la vieille dame la raide épaisseur de sa taille déformée, quand elle admire la tournure gracieuse de sa « petite », élanée comme un peuplier, souple comme un roseau !

Oui vraiment, elle est tout cela, cette petite qui fourrait de la sauce dans le verre de ses voisins et qui crachait dans ses petites mains sales pour lisser la barbe des visiteurs ! Elle a beau crotter ses bottines sur le boulevard, vous ne la surprendrez plus à les essuyer au dos d'une causeuse ; elle ne fourrage plus les étagères et n'attend pas qu'on la prévienne pour faire la révérence.

Et puis, chose grave, elle sera majeure demain !

Et chose bien plus grave... elle va se marier ! Décidément, on a bien raison de le dire : il n'y a plus d'enfants ! Je te demande un peu de quoi s'avise cette petite qui avait hier la tête rasée et qui mettait des confitures en réserve dans la poche de son tablier blanc ? Elle va donc se marier, la petite Irène ou plutôt mademoiselle Irène. Elle va se marier, comme une grande personne qu'elle est, il faut bien le reconnaître. On ne fait plus mystère de cet événement ; je te l'annonce sans indiscrétion ; et, sans indiscrétion aussi, tu peux en avertir ton mari qui le communiquera de son côté à ses amis, si bon lui semble.

Irène est venue à Paris pour acheter sa corbeille ; elle suit en cela l'usage de son « endroit ».

« Je désirais m'en dispenser, m'a-t-elle dit ; mais, chez nous, toutes ces demoiselles le font ; sans doute on aurait pensé que je cherchais à me singulariser et cela eût produit mauvais effet. Mes amis prétendaient d'ailleurs que ce genre de voyage est incomparablement agréable et... »

— Et maintenant... vous êtes de leur avis ?

— Non, vraiment. Je regrette mon obéissance à la coutume.

— Pourquoi donc ?

— Mon Dieu ! je ne le sais pas au juste...

mais j'aimerais mieux n'être pas venue... convenez, ma cousine, que cet usage laisse à désirer ?

— Cet usage tombe en désuétude, ma chère amie, et perd maintenant sa raison d'être. Il est si facile de faire venir de Paris une grande quantité d'objets et de choisir parmi eux, que l'on ne se déplace plus guère pour courir les magasins. Les dentelles, les bijoux, les cachemires, les fourrures, les étoffes de tous prix et de toute nature vont vous trouver chez vous, fiancées de la province ; vous pouvez assortir vos diamants sur les pelouses de vos jardins, essayer vos cachemires sous le toit paternel, et consulter vos amies sur le dessin de vos dentelles, au coin de votre feu. Pour la façon des vêtements, toute facilité vous est donnée aussi : prenez l'adresse d'une couturière ; envoyez vos mesures à cette couturière ou, mieux encore, un corsage de modèle et, sans avoir l'ennui d'essayer, sans gaspiller le temps en courses chez la faiseuse ou en audiences à lui donner, vous recevez des vêtements d'une bonne coupe et du prix que vous aurez vous-même indiqué. »

Irène fut sur le point de pousser un soupir ; je vis qu'elle avait plus d'une confiance à me faire ; je passai mon bras autour de sa taille, je lui mis au front un doux et franc baiser de sœur aînée et j'attendis...

Mais la cousine Michelin rentrait les mains pleines de prospectus, de réclames imprimées, d'adresses de magasins. Elle voulait sortir de nouveau et prétendait m'emmener. Je dus me laisser faire avec une bonne grâce apparente, tout en protestant à part moi contre cette tyrannie de la parenté... ô parenté ! voilà de tes coups !...

Une voiture nous attendait à la porte, occupée en partie par le fiancé d'Irène et sa mère. Je donnai une adresse au cocher ; il fit mollement claquer son fouet et la voiture se mit à rouler le plus lentement possible : nous l'avions prise à l'heure !

Assises côte à côte, les deux mères échangeaient leurs doléances : l'une avait mal dormi ; l'autre était encore à jeun.

« On se trouve si mal dans ces lits d'hôtel, madame ! les draps sont à peine secs et les bonnes couettes manquent absolument ! pas moyen de fermer l'œil ! »

— On est si affreusement nourri dans ces restaurants, madame ! on vous sert des restes réchauffés ; les vins sont frelatés ; les viandes crues ou faisandées... pas moyen de manger !

— Et le bruit des voitures toute la nuit, madame !

— Et le prix qu'il faut payer son propre empoisonnement, madame !

— Chez soi on dort à poings fermés sur de bons couchages et l'on se réveille frais et dispos ; c'est le secret de la bonne humeur, madame !

— Chez soi on mange à ses heures en toute

confiance parce que l'on sait la cuisine propre et les aliments sains; l'estomac trouve son compte; c'est le secret de la santé, madame ! »

Le fiancé déplorait la lenteur des chevaux et tentait de vains efforts pour causer avec Irène; mais le bruit assourdissant de la rue couvrait celui de leurs voix et il s'en suivait des malentendus qui manquaient totalement de gaieté. Réduite au silence la plupart du temps, ma petite cousine s'affaissait dans son coin et le sommeil était prêt de la gagner. Elle aussi, elle surtout, avait passé la nuit les yeux ouverts, toute fatiguée qu'elle fût des courses précédentes !

Nous errâmes toute la journée de magasin en magasin, les yeux éblouis, le goût obliéré, à force de voir et de comparer. Irène, assez embarrassée, consultait chacun et voulait l'avis de tout son monde. Tantôt madame Michelin recommandait une couleur et s'offusquait de voir madame Guizelin en préférer une autre; tantôt madame Guizelin déclarait sa préférence pour une étoffe et se pinçait les lèvres avec mécontentement si madame Michelin semblait d'une autre opinion; puis les deux dames, craignant de s'être blessées, se récusaient de concert et s'accablaient de conspéendants « comme vous voudrez » qui faisaient terriblement trainer les choses en longueur.

Le fiancé, de parti pris, se décidait sans examen pour tout ce qui était du prix le plus élevé.

La fiancée, en fille bien apprise, recommandait l'économie et fixait son choix sur les objets plus modestes.

Alors les mères, intervenant, travaillaient de leur mieux à concilier l'économie et le bon goût, les intérêts de la bourse et les élans généreux de l'affection.

Il se produisit tant d'incidents vulgaires, on dut entrer dans des détails si intimes, on se traîna forcément dans un tel terre à terre que je pris en pitié les pauvres fiancés qui entrevoyaient le mariage à travers ces puérilités anti-poétiques !

Puis il fallut dîner en bande dans un restaurant où les garçons de service appelaient Irène et son fiancé madame et monsieur. Je dus subir ensuite, après tant de fatigues, l'audition d'un opéra où la situation de la prima dona présentait assez d'analogie avec celle de ma cousine pour faire perdre contenance à la pauvre enfant.

Enfin, l'on me ramena chez ma mère, tellement lasse, qu'il me fut à mon tour impossible de dormir, bien que j'eusse des draps secs et une couette neuve !

Je repassai toute la nuit, dans mon esprit, les incidents de la veille; et, quand vint le jour je m'endormis à moitié d'un mauvais sommeil traversé de cauchemars où toutes les futures belles-mères, toutes les futures belles-filles, tous les futurs gendres, tous les futurs beaux-pères et tous les futurs mariés de province tourbillonnaient en rondes folles, drapés dans des cachemires,

coiffés de fleurs d'oranger, enlacés dans une chaîne interminable où la bague des fiancés alternait régulièrement avec l'anneau nuptial.

Oh ! le fatigant cauchemar !

Tout à l'heure, ma jeune cousine est venue m'éveiller avec un invraisemblable programme. Ce qu'il lui faudra recommencer de courses aujourd'hui effraierait même une parisienne ! La corbeille encore, la corbeille toujours, la corbeille sans trêve est, avec le trousseau, l'objectif principal de ces labeurs; mais, entre temps, on doit visiter tel musée et telle exposition, se rendre à cette conférence, assister à cette représentation dramatique. C'est à n'y pas croire ! »

« Dame ! fait ma cousine avec conviction, par le temps qui court, les voyages sont tellement chers qu'il faut bien mettre le temps à profit; c'est le seul moyen de rattraper un peu son argent. On ne se rend pas tous les jours de son endroit à Paris !

— Les gens bien avisés profitent des occasions pour voir et pour savoir, pour entendre et pour comprendre, remarque madame Guizelin. Je n'admets pas les choses faites à demi : « Tout ou rien ! » c'est ma devise; d'ailleurs, on ne marie pas son fils tous les jours ! »

Pendant que ces dames dépêchent à leurs maris un minutieux compte-rendu, nous avons une heure de calme et de liberté. Irène désire en profiter pour entendre une messe matinale à Saint-Sulpice.

L'église est peu fréquentée encore; il y règne un silence plein de recueillement et l'encens brûlé la veille a laissé son parfum flotter sous les voûtes. Un mystique rayon de lumière, venu d'en haut, jette sur la chapelle de la Vierge un demi-jour qui fait rêver ou plutôt prier...

Irène prosternée s'abîme dans l'oraison... les minutes s'écoulent rapidement sans qu'elle y prenne garde : Madame Guizelin devra attendre ! Madame Michelin s'impacientera. Qu'importe ! Irène prie toujours et quand elle lève les yeux vers la sainte image, ces beaux yeux-là, tout pleins de leurs surnaturelles, sont mouillés de douces larmes...

Ah ! Florence, c'est ainsi que je t'ai vue souvent à l'époque où ton mariage se préparait... tu n'as voulu placer entre le présent et l'avenir, entre l'amour et ton cœur, entre les devoirs futurs et ta conscience, ni le bruit de la foule, ni les stériles agitations, ni les préoccupations vaines !

Irène aussi avait le sentiment de sa situation; elle aussi aurait désiré se recueillir, s'interroger, mesurer ses forces et prier... puisse ce désir lui être compté ! puisse cette intention lui porter bonheur ! puisse l'heure de recueillement, qu'elle a trouvée si courte, lui obtenir les grâces qu'elle y demandait !

Et puisque je forme des vœux, j'en élargirai l'essor, je ne les circonscrirai point à ma famille, à mes amitiés... laissez-moi les étendre à vous





IMP. TA. DUPUY & FILS. RUE DES MARTYRS-MONTMARTRE, 15. PARIS.

Journal des Demoiselles

Nº 4105

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

*Chapeaux et Coiffes des Magasins du Petit St Thomas 27 à 33, rue du Bac, Chapeaux
de Mme de Bysterweld, rue du Faubourg St Honoré 3, Foulards de la Compagnie des Indes
42, rue Grenelle St Germain, Machines à Coudre Wheeler & Wilson 70, Rte. Sebastopol
Rubans et Passanterie de la Ville de Lyon 6, rue de la Chaussée d'Antin.*

Ayuntamiento de Madrid

toutes, mesdemoiselles, à vous qui lisez par dessus l'épaule de Florence.

Vous êtes jeunes, sans doute; belles, je le suppose; bonnes, je n'en doute pas; aimées, je m'en réjouis. Mais pour que tous ces dons fassent éclore le bonheur sous leur douce influence, il faut savoir en user... cette science ne s'apprend point dans l'agitation, le trouble, les frivoles préoccupations! Elle ne s'improvise pas à la minute voulue quand on se trouve aux prises brusquement avec l'imprévu... Il faut l'étudier! et il sonne des heures particulièrement bénies pour cette étude-là...

Au seuil d'une route inconnue, à la veille d'une existence nouvelle, on a besoin d'un secours su-

prême... mais, pour le recevoir, il faut le demander; pour entendre Dieu qui parle, il faut se taire soi-même et l'écouter...

Écoutons-le donc, mes sœurs... dussions-nous pour cela imposer un peu silence au froufrou des soieries, au tintement des pendeloques, aux boniments du marchand qui spéculé sur notre vanité...

Écoutons-le!...

Il nous dira comment on se fait aimer pour toujours et comment on aime saintement aussi!... Il nous dira non ce qui assouvit l'orgueil mais ce qui fait le bonheur! Et alors ce bonheur ainsi enseigné vous sera sûrement prédit par votre dévouée

JEANNE.

MODES

Le jais redevient très en vogue, ainsi que toutes les espèces de perles plus ou moins brillantes : gros bleu, grenat, roses, clair de lune, acier, etc., dont l'effet scintillant est très-heureux en ornements et en broderies.

Un genre de vêtement convenant à toutes les saisons et particulièrement joli, ainsi brodé, est celui-ci :

La forme en est cintrée et ajustée derrière ; le dos a la longueur d'un corsage-cuirasse. Il n'y a pas de manches. Les côtés tombent en peplum pointu et les devants, semblables à ceux d'un paletot, croisent en long, en serrant beaucoup les épaules. Ce vêtement est orné d'un effilé de soie placé en deux étages et mélangé de glands de perles ; la tête en est ouvragée et parsemée de perles. Au-dessus, passementerie perlée ou, ce qui est beaucoup plus joli mais infiniment plus cher, deux guirlandes de fleurs brodées et perlées.

Les étoffes employées pour cette confection sont noires, en cachemire de l'Inde ou en crêpon de soie. Des châles de crêpe de Chine brodés et teints en noir peuvent être disposés de la même façon, ou bien encore employés en ornements sur une robe de soie unie. Pour cet usage, il y a aussi des écharpes de crêpe de Chine et de gaze de soie brodées de couleur, qui sont ravissantes; les dessins sont généralement composés de guirlandes de feuillages de différentes teintes de vert, plus ou moins nuancées et fondues, et ressortant à merveille, surtout sur du noir.

Pour le soir, on trouve des dispositions de fleurs aux teintes douces sur fonds *chair*, *bleu pâle*, *gris perle*, etc.; puis encore des écharpes en dentelle espagnole perlée de jais; d'autres en gaze noire souple, avec dessins semis et petits grelots de paille, ce qui est un peu original et ne va bien que sur une robe toute noire.

Ces écharpes s'enroulent gracieusement sur une robe-princesse en se croisant. Un des pans, ou tous les deux, doivent venir se confondre avec la queue de la robe, sur laquelle ils seront fixés.

Les mêmes broderies sont disposées en plus petit pour orner le corsage et les manches, qui se font demi-longues. Les tuniques élégantes en tissus de soie : foulard, crêpon, faille ou gaze de soie, sont souvent brodées de guirlandes de fleurs au passé mélangées quelquefois de chenille. Effilés à boules, à glands, etc.

Dans de certaines toilettes, le long gilet Louis XV seul est brodé. Aux robes de dîner, le gilet est ouvert en carré ou craquelé. A une robe princesse en faille ou Sicilienne unie, on fera le gilet et les manches en faille blanche, recouverts de dessins de velours frappé et découpé, de la nuance de la robe. Celle-ci sera à longue queue de paon, la queue garnie dans le bas d'une énorme ruche découpée et à plis triples. Le devant, qui sera orné dans le bas de garnitures plissées, se composera de gros plis en travers, retenus en dessous par des ganses posées en long.

On fait quelquefois la grosse ruche qui garnit les lés de la traine de deux couleurs, le milieu en plus clair. Les volants plissés se font très-petits, et on les pose un peu les uns sur les autres.

La batiste de teinte unie bleu clair, rose pâle, vert d'eau, sera très-employée en costume d'été. Une jolie façon de tunique est d'alterner le devant du haut en bas de gros plis doubles et d'entre-deux de dentelle torchon. — Manches idem. — Le dos de même, s'arrêtant un peu après la taille, sous le drapé des lés de derrière, qui seront en étoffe unie, et ornés seulement dans le bas d'un entre-deux et d'une dentelle.

Le jupon se composera d'un seul haut volant plissé avec entre-deux et dentelle.

Comme il ne serait pas de bon goût de sortir avec un corsage aussi clair, on fait de jolis petits mantelets d'étoffe pareille, avec volants plissés, entre-deux et dentelle.

Un autre modèle de batiste unie rose était ainsi disposé : le jupon avec cinq ou six petits volants froncés, festonnés en rose d'une dent fourrée et allongée, de laquelle sort une dentelle blanche ; guipure, Valenciennes ou torchon. Même volant à la tunique, aux manches et au mantelet.

Les costumes écrus sont agréables à mettre habituellement. Les tissus de l'Inde et de la Chine, soyeux et souples, sont généralement en pièce composée de quatorze yards (douze mètres). Le Tussor et le Corah sont particulièrement recommandés. Ils se garnissent généralement de guipure également écrue, souvent brodée de couleur marron, bleu, rouge, etc., et quelquefois de toutes ces nuances réunies. Des effilés de fil sont souvent ajoutés à la guipure et mélangés des couleurs de la broderie.

Une jolie nouveauté est la toile de Lorraine, en fil ; elle se lave parfaitement bien. En 80 centimètres de large, cela coûte 1 fr. 25 c.

La nuance écreu clair est extrêmement réussie.

La toile de Smyrne est choisie pour les costumes ordinaires ; c'est solide.

La guipure écrue orne souvent des toilettes d'autres nuances. Ainsi, sur du cachemire marron, cela est d'un joli effet. J'en ai vu sur du noir ; mais cela tranche un peu trop.

Le blanc, toujours fort distingué, s'orne de volants festonnés, de dentelles et de broderies.

Le nansouk uni fait de fraîches toilettes de

campagne et de bains de mer ; mais la satinette rayée ou damassée a plus de soutien. Celle rayée à jours est très-élégante. Le piqué est toujours le tissu préféré pour les costumes d'enfants ; les guipures d'Irlande, les effilés de fil et les galons épais, leur sont destinés.

Les robes des enfants se font tout unies, décolletées en carré ; comme par dessus, un long paletot étroit.

J'ai vu des robes de grandes personnes tout en broderie anglaise. D'abord il y a, à des prix très-réduits, des tissus brodés au métier à dessins de broderies, très-découpés, avec lesquels on fait de jolies tuniques sur jupon noir ou de couleur.

Puis, on m'a montré de très-belles robes forme princesse, composées d'entre-deux, de broderies anglaises séparées par des petits plis de jaconas clair ; la traîne ornée d'un volant de 20 centimètres, alternée de petits plis, d'entre-deux et d'une broderie au bord. Le devant est fermé par un petit jabot de broderie, qui garnit aussi le bas et remonte de chaque côté de la traîne, jusque sous les bras, où il se perd dans les petits plis.

Le corsage et le jupon de dessous sont de couleur. Quand on veut élégantiser la toilette, on ajoute des nœuds de ruban sur le devant et aux manches.

On porte encore des costumes de toile *gros bleu* ; beaucoup sont brodés de rouge, je le constate, mais ne le conseille pas. Un assez joli arrangement est un grand col carré et de hautes manchettes de guipure, ornements qui ont l'avantage de pouvoir se placer sur différentes toilettes et de se vendre maintenant à des prix exceptionnels de bon marché.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici, mesdemoiselles, une bien ancienne mode qui revient en faveur ; je me hâte de vous en faire part parce qu'elle me semble jeune, charmante et faite exprès pour vous, ce qui n'en interdit pas le *porté* à de plus âgées. Depuis quelques mois déjà, les mitaines sont de mode pour les soirées ; elles se portent à la campagne et l'on en fait provision pour les stations balnéaires et thermales. Celles en peau de chevreau non glacée se trouvent dans bien peu de maisons : pour cette raison je crois utile de vous donner l'adresse de la maison Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre ; l'assortiment y est complet. Le nom de mitaine Louis XV indique une fantaisie coquette, élégante ; elle est de la longueur du gant à quatre boutons, et se ferme par une ganse en soie de la couleur de la peau, qui passe à travers de petits œillets, et se termine par un gland ; on pourrait la faire appeler

mitaine lacée. Elle coûte 5 fr. 75 la paire ou 33 fr. 50 la demi-douzaine. Voici pour la mitaine en peau ; mais elle seule ne bénéficie pas de la vogue : les mitaines légères sont très-portées et nous en voyons chez M^{me} Leconte en soie noire, blanche, crème, faites au filet et très-longues de bras. Ces mitaines au filet se brodent en soie de même couleur ou de couleur tranchante ; elles s'appellent mitaines *Directoire*, ont la longueur du gant à huit boutons et coûtent 12 francs et 9 francs la paire ; non brodées, 7 fr. 50 et 9 francs la paire. La longueur qui correspond au gant à quatre boutons coûte avec broderie blanche ou noire 5 fr. 75 et sans broderie 4 fr. 75. De plus courtes se portent avec les manches longues et étroites et valent : en tissu cordonnet noir, 2 fr. 75 cent., et en soie noire ou blanche 3 fr. 75 cent.

Pour les nettoyer à neuf on se servira de l'extrait de Cologne qui se trouve dans la même mai-

son et qui coûte 1 fr. 50 le flacon. On trouve chez M^{me} Leconte, en outre des gants en peau de Suède en beau chevreau, le gant *Régence* lacé à 6 fr. 75 la paire — longueur quatre boutons — et des gants en soie de Chine à deux boutons, à 1 fr. 45.

M^{me} Leconte expédie franco à partir de 18 francs, contre mandat envoyé dans la lettre de commande; et franco contre remboursement à partir de 28 francs. Au-dessous de 18 francs, ajouter 25 ou 50 centimes pour le port. Envoi de gants et de mitaines par la poste contre le prix contenu dans la lettre soit en un bon de poste, soit en timbres de vingt-cinq centimes.

Les tissus de deuil que les magasins de la *Scabieuse* ont fait fabriquer pour l'été offrent des dispositions nombreuses, quant à ceux qui se portent en demi-deuil; ceux pour le grand deuil ne peuvent varier; la finesse et la solidité sont les qualités essentielles qui les distinguent des tissus vulgaires. Parmi les belles étoffes pour grand deuil, nous désignerons le paramatta, l'épingline, bombazine, barpoor, armure ciselée, gros de Syrie et le valenciens cachemire, tissus légers; la bengaline, crêpon de laine, crêpe d'Espagne, barégu du Bengale, byzantine, autres tissus très-légers mais solides.

Pour les deuils moins sévères: l'armure de laine est d'un mètre vingt centimètres de largeur, la popeline des Indes, la sicilienne d'été, la toile de Bade, le taffetas angara, la sultane et la missourienne se draperont en costume et

pourront se combiner avec le taffetas ou la faille. Il nous a été montré un choix considérable d'étoffes de fantaisie pour demi-deuil: des bourettes d'été, ainsi que des neigeuses, des brochés, des pointillés, mélange heureux de plusieurs tons camaïeu ou de couleur douce et tranchante.

Les soieries méritent aussi que je vous les signale; elles sont de première qualité et garanties d'un excellent usage. Le prix commence à 5 fr. 75 et monte progressivement jusqu'à 15, 18 et 20 fr. Nous rappellerons que la batiste noire se porte en grand deuil; l'on en trouve de très-belle à la *Scabieuse*. Les costumes confectionnés dans cette maison ont, chacun, le caractère du deuil que l'on doit porter. Les garnitures sont en accord: simples aux uns, élégantes, de bon goût et gracieusement disposées à ceux qui précèdent le demi-deuil.

Les chapeaux de deuil en crêpe, ceux en grenadine avec ornements de jais, ceux en tulle avec fleurs, ceux en paille offrent toutes les variétés de formes à la mode. Nous signalerons à 150 et 175 francs des costumes en taffetas noir très-gentils. Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement au magasin de la *Scabieuse* — rue de la Paix, 10 — pour les renseignements qu'elles désireraient sur les costumes confectionnés, les mesures à envoyer et les échantillons d'étoffes; ils seront envoyés franco. A partir de 25 francs toute commande est envoyée franco contre remboursement.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4105

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas (1),
rue du Bac, 35.

Modes de madame de Bysterveld, 3 rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Première toilette. — Toilette de jeune fille en taffetas rayé rose et blanc et taffetas uni rose. — Jupe unie ornée de deux plissés dans le bas. Tunique rayée garnie de plissés, drapée derrière et capotée en long de chaque côté, la tête du capoté revenant sur le lê de devant. Corsage rayé décollé en carré devant; plastron uni devant et dans le dos. Les deux côtés du plastron de devant sont bordés d'un galon mousse en soie rose; manche à sabot garnie d'un plissé retenu par une jarretière de ruban rose nouée sur la couture extérieure. Plot de large ruban rose partant de dessous le corsage, un peu à droite, et tombant derrière en draperie, pour venir se fixer à gauche, à la hauteur du genou, sur le capoté de la tunique, où il est retenu par un nœud. — Chapeau en paille de riz orné d'une torsade de faille rose autour de la calotte; bouquet d'auépine rosée devant et derrière; dessous, draperie de faille rose et guirlande très-légère d'auépine rosée.

Deuxième toilette. — Jupe en faille bleu de ciel

ornée d'un plissé surmonté d'un capoté lâche, sur lequel s'étendent des coquilles plissées en étoffe pareille, remontant sur la jupe. Corsage (1) en brocatelle de soie bleu de ciel et mandarine montant derrière et décollé en carré devant, avec petit plastron en faille; le corsage, tombant en pointe des deux côtés du plastron, est bordé d'un biais bleu de ciel rouleauté; le dos se termine en une longue draperie mi-partie brocatelle et faille; la première est bordée d'un plissé en faille bleu de ciel, et la seconde d'un effilé torsade en soie bleu de ciel s'étendant sur la draperie de brocatelle. Des dents arrondies en faille, bordées d'un rouleauté pareil, retombent à l'encolure dans le dos, et sont surmontées d'un petit plissé de faille qui continue en grandissant un peu, et fait le tour de l'ouverture carrée de la robe. Manche en faille bleu de ciel avec revers à pointes, en brocatelle, montant sur la manche et croisant l'un sur l'autre; au défaut du parement, nœud en faille. — Chapeau en paille d'Italie orné de rubans bleu de ciel et d'une grosse touffe d'amourettes fleuries bleues mêlée de réséda bouffé; dessous guirlande d'amourettes fleuries; brides en ruban bleu de ciel nouées sur le côté; deux roses thé sont posées sur le bavet de paille.

Toilette d'enfant. — Costume en taicoun gris argente, charmant tissu très-nouveau en laine douce, naitte en soie sauvage du Japon. — Robe princesse, à plastron garni d'une petite guimpe plissée en faille caroubier; même plissé au bas du plastron arrêté en haut

(1) Ces modèles font partie de la riche exposition du Petit-Saint-Thomas, qui vient de remporter, pour son bon goût et sa distinction, la grande médaille d'or unique, au concours universel de costumes à Londres.

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 juin.

et en bas et traversé par deux petites pattes en taicoun, garnies de sequins d'argent. La jupe est garnie de trois petits volants découpés en faille caroubier; derrière, jupe unie plissée à gros plis; nœuds caroubier en haut du lé plissé. Col carré découpé à dents pointues, rouleautés en faille. Poche découpée à pointes également, garnie de sequins d'argent. Manche arrondie bordée de deux biais en faille caroubier, rouleautés de taicoun gris argent. — Chapeau Piccolino en paille d'Italie orné d'une draperie en foulard tussor gris argent et d'une guirlande de marguerites pompons, variées du rose au caroubier.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

TAPISSERIE. Sujet pour placer au milieu de la chaise publiée en avril. Vous faites cette Cérés au petit point; pour la bien placer dans le médaillon, vous posez au milieu du dessin de la chaise le point correspondant à la croix placée au-dessus de la tête.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE

PETITE BANDE pour coussin, pochette, chaise, pliant, etc. Guirlande de chrysanthèmes sur fond en soie d'Alger mais.

PETITE PLANCHE NOIRE

1^{er} côté

CHAISE, tapisserie par signes, moitié de la chaise. —

Les points, marqués par erreur en ponceau dans l'intérieur de la feuille du milieu, doivent être rose-clair.

2^{me} côté

ALPHABET, plumetis, cordonnet et point de sable; on peut le faire plus simple, en supprimant le feuillage et ne conservant que la grecque.

SIXIÈME CAHIER

Coiffure d'intérieur. — Coiffure de diner. — Costume en faille (corsage breton). — Dessin soutache. — Confection. — Cravate, travail à la couronne britannique. — Pale. — Mantille. — Bande et lambrequin. — Parure. — Bande bretonne. — Tablier pour enfant. — Marie. — Valise pour bains. — Louise. — Octavie. — Col rond. — Petite guirlande pour chemise d'homme. — Calotte. — Paletot rayé. — Bonnet du matin. — Costume de bain. — Parure. — Costume rayé en toile d'Oxford. — Toilette en foulard.

PLANCHE VI

1^{er} côté

CORSAGE BRETON, page 1.
PALETOT RAYÉ, page 8,

} cahier de
juin.

2^e côté.

COSTUME DE BAIN,
PARURE,
BONNET DU MATIN,

} page 8
(même cahier).

MOSAÏQUE

Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore, et mieux on le met à profit moins on en sait trouver à perdre.

On peut être sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

La Rochefoucauld.

RÉBUS



Le mot de l'Enigme contenue dans le numéro de mai est : Pêche,

Explication du rébus de Mai : On oublie bientôt les absents.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.